

*Concours de* nouvelles

[ volume 4 ]

**Horreur !**



*ebook*



[ volume 4 ]

# Horreur !



*La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.*

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles  
2012

## ***Egalement disponibles chez XM-Auteurs***

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

*Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)*

*Découvrez XM-auteurs sur son site **<http://www.xm-auteurs.fr>***

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur  
**<http://www.ebooks-edition.com>***



[ volume 4 ]

# Horreur !







# PRÉSENTATION

## ***XM-Auteurs***

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

## ***Le concours***

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? »

Ces trois premiers concours ont chacun fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association ou sur le site : [www.ebooks-edition.com](http://www.ebooks-edition.com).

## ***Sujet et règlement***

Le sujet proposé est :

« **Horreur !** ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Les participants étaient autorisés à proposer plusieurs textes, mais un seul texte participait au concours.

## ***Les résultats***

- 1<sup>er</sup> : Contribution n°6  
Jean Deleplanque - Rizièrè atroce
- 2<sup>ème</sup> : Contribution n°18  
Olivier Collau - Presque Belle
- 3<sup>ème</sup> : Contribution n°11  
Marcel Cassou - Pathétique acharnement

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...



# CONTRIBUTION N°1

## Horreur !

*Bernard Triai*

C'est l'histoire d'un membre de l'association X-Mines Auteurs. Moi, je suis sa Muse, celle qui l'assiste et l'accompagne dans ses œuvres littéraires.

Le 14 octobre, mon auteur reçoit un courriel, qui l'informe d'un concours d'écriture sur le thème « Horreur ! ».

Voilà un bon sujet, se dit-il, le Président est inspiré !

Il se lance dans une réflexion profonde : jouer sur l'horreur, sous toutes ses formes, d'accord, mais en sortant des chantiers battus. Donc, pas de vampires assoiffés, de tueurs psychopathes, de maisons hantées...

Quelque chose d'original, avec peut-être une touche d'humour. Devant lui, les pages griffonnées commencent à s'entasser, avant d'atterrir dans la corbeille.

Gentiment, je lui suggère une ébauche de scénario :

*Ce matin de septembre 2001, Cécile s'est réveillée avec une sorte d'angoisse, comme un pressentiment que la journée ne se terminerait pas sans une catastrophe. Pourtant, le temps est au beau, elle n'a pas de soucis particuliers, mais voilà, elle n'arrive pas à chasser cette impression de malaise.*

*Elle prend néanmoins le taxi qu'elle avait réservé et lui demande comme tous les matins :*

*– Au World Trade Center, s'il vous plaît !*

*Il lui semble que sa voix est moins ferme que d'habitude, elle qui est si fière de travailler à cette adresse prestigieuse.*

*Le taxi se lance dans les embouteillages du matin, et Cécile se dit qu'elle va être en retard. Cette circulation, quelle horreur !*

*A 8 heures 25, le taxi la dépose à l'endroit habituel. Jusque là tout va bien, mais en ouvrant la portière, Cécile se casse un ongle.*

*– Zut ! Quelle horreur ! Je ne peux pas aller travailler comme ça !*

*Elle bondit vers le petit drugstore du sous-sol, achète quelques limes à ongles.*

*8 heures 35. Tout en essayant de redonner une forme normale à son ongle, Cécile court vers l'escalator qui la ramènera dans le hall d'entrée.*

*Elle glisse et son talon se coince dans une rainure de l'escalier mécanique.*

*Elle ressent une douleur intense au niveau de la cheville et tombe en poussant un hurlement. Le service de sécurité du World Trade Center se précipite.*

*8 heures 45. Cécile est dans une ambulance qui roule vers l'hôpital. La douleur est toujours présente. Cécile appelle son patron pour lui raconter sa mésaventure et le prévenir qu'elle sera absente au moins une semaine.*

*– Soigne toi bien, lui répond-il. Tu sais, c'est dommage, tu vas rater la fête de demain.*

*Tu n'as pas oublié, ce sera le 11 septembre, les 20 ans de notre Société. On va faire une java à tout casser. Ça va être l'horreur !*

Ha ! Ha !

Ah ?

Non, c'est encore un projet pour la corbeille, dit mon auteur, c'est bien beau de vouloir mélanger l'horreur et l'humour, mais ça, ce n'est pas politiquement correct.

Et de jeter mon idée, en récitant :

« Et prose, elle a vécu ce que vivent les proses, L'espace d'un matin... »

Comment ? Mon auteur refuse l'idée présentée par sa Muse ?

Il trouve que ce n'est pas assez percutant... Pas assez percutant ! Je ne sais pas ce qu'il lui faut ! On va pas faire éclater une guerre nucléaire, juste pour lui faire plaisir ! Bon, n'insistons pas, et laissons le se débrouiller tout seul. En Grève, la Muse !

Je lui assène ma décision :

« Poète, prends ton Bic, et me donne un baiser !  
Nous suivrons désormais des chemins opposés. »

L'auteur essaie d'imaginer un début de quelque chose, mais il a l'impression que sa tête se vide dans un trou noir, sans fond. Où sont les mots ? Où est l'histoire ?

« Horreur ! Ô désespoir ! Ô ma muse endormie ! »

Malgré cette incantation, je demeure inflexible, et sa page blanche reste vierge.

Mon auteur, ordinairement affable, devient coléreux. Il a beau tout essayer, l'inspiration est toujours aux abonnés absents. Ça amuse la Muse !

Alors, aux grands maux, les grands remèdes, mon auteur décide d'abandonner toutes ses activités pour se retirer à la campagne, dans

un endroit calme, où il ne sera pas dérangé par Internet, le téléphone, les klaxons et les aboiements.

C'est la retraite du retraité, se dit-il en souriant et en reprenant confiance.

Et, en effet, dans la chaumière isolée où il s'est réfugié, studieusement, il écrit, un mot en appelant un autre. Je surveille, sans rien dire...

Une coupure opportune d'électricité efface le travail que l'auteur n'avait pas sauvegardé.

Horreur ! Il lui faut tout recommencer, mais mon auteur ne se décourage pas :

« Vingt fois sur le clavier, remettez votre ouvrage ! »

Et son labeur reprend, phrase après phrase.

Le lendemain, une fuite d'eau manque de noyer le bureau. Panique !

Le jour suivant, le chien du voisin, d'un coup de patte frivole, déconnecte le disque dur.

Drame ! Lui aurait-on jeté un sort ?

Un sentiment d'angoisse l'envahit progressivement. Je jubile !

Mais cela ne suffit pas pour faire plier la volonté de mon auteur.

Il réinitialise son ordinateur en pestant contre le monde entier, et reprend l'écriture.

Après quelques autres incidents, au bout d'une semaine, il contemple enfin son œuvre.

Une dernière lecture, il est content d'avoir terminé, content que le ciel ne lui soit pas tombé sur la tête, content de tourner la page.



Il met le texte sur une clef USB et se rend tout joyeux, dans le cybercafé du bourg voisin. 3 clics, et c'est parti.

Mon auteur est soulagé, la satisfaction du devoir accompli.

Il peut rentrer enfin chez lui, souriant, pour de nouveau se consacrer à autre chose qu'à ce concours.

A quelque temps de là, les membres du jury étudient en aveugle les envois de tous les candidats, et le verdict apparaît : c'est le texte de mon auteur qui mérite la récompense.

Le Président ressort son courriel d'envoi pour le prévenir, mais ô stupeur, les seules coordonnées sont celles d'un cybercafé, qui n'enregistre pas les identités de ses clients...

On ne peut contacter l'auteur qui restera inconnu. Bref, c'est l'horreur !

Bien fait !

## CONTRIBUTION N°2

**Drôle de mail !**

*Didier Hallépée*

L'ultime affrontement était achevé.

Le dernier survivant contemplait les ruines fumantes de la terre sur le circuit vidéo de son bunker.

Soudain, la voix de l'ordinateur rompit le silence :

**« vous avez un message ! »**

## CONTRIBUTION N°3

### Horreur ! L'horreur n'est plus là

*Frank Lirzin*

Quelle horreur, quel ennui, pas un meurtre depuis deux mois. Ni même une frayeur. Rien qui vaille la peine. Vladimir n'en dormait plus. Toute la nuit, il restait dans son fauteuil de vieux cuir à écouter la cheminée chanter. Impossible de dormir. Un petit cou entre ses dents ? Il n'arrivait plus à se l'imaginer, ni même à le désirer. Le vide, il ne ressentait plus rien, ni désir, ni envie, simplement une vague lassitude qui entourait chacun de ses os comme un froid brouillard.

Cela ne pouvait plus durer : cette nuit, il devait sortir. Il y aurait bien un passant égaré à croquer. Qu'importe qu'il soit vieux, jeune, homme ou femme, un petit meurtre dans les règles lui calmerait les nerfs. Non, décidément, il ne ferait rien de plus que d'habitude. Une carotide coupée, au rasoir, nette, pas un cri, et puis le régal d'un cou. Ce soir, il en était sûr, il se sentirait vampire à nouveau.

Il sortit, il pleuvait, et la pluie était froide. Un nuage boueux couvrait la lune. Une obscurité idéale. Doucement, imperceptiblement, il avança le long des murs, la tête rentrée, caché sous un vieil imperméable. Sa main serrait au fond de sa poche un rasoir replié. Il marcha sans un bruit dans les rues de Londres. Personne. Pas un chat. Un silence grêlé. Une heure, il marcha, avant qu'une ombre n'apparut sous la lumière oscillante d'un lampadaire.

Voilà ma prochaine victime, pensa-t-il, avec soulagement. Sans excitation. Il s'avança. C'était une petite silhouette, cheveux longs, démarche chaloupée. Une fillette, bien sûr, une proie facile. Il adorait les petits cous blancs. Et les jeunes yeux pétris d'horreur. Il s'approcha sans bruit, jetant le col de sa parka contre son cou mouillé. Il glissa de flaques d'ombres en flaques d'ombres, et surgit

sans se faire voir devant sa nouvelle proie, le rasoir à la main, ouvert, luisant.

Son bras resta suspendu. Un nain. C'était un nain ridicule, aux cheveux verts mal peignés, aux yeux vairons. Vladimir, interloqué, baissa le bras. « Alors, trou du c', qu'est-c'tu m'veux ? » lança une voix graisseuse.

La pluie n'en finissait pas de tomber. « Alors, tu t'décides ? » Les gouttes coulaient comme des larmes, le long de ses membres, jusqu'à ses doigts hésitant. La lame glissa. Elle se sauva et tomba par terre. « Qu'est-ce qu'tu m'fais, avec un truc, il est dans l'eau maint'nant, c'est malin. »

Vladimir ne savait pas quoi faire, il restait transi, incapable. Sa volonté retomba. « Bon, bonne nuit, et adios. » Le nain murmura encore : » Bizarre comme type » Il était parti. Vladimir était tout seul dans le cercle de lumière, au milieu de la rue. Il lui semblait que son corps tremblait.

Il ramassa le rasoir, et le regarda. Encore une fois, il n'avait pas réussi. Il n'arrivait plus à tuer. Il était impuissant. Impuissant. Incapable du moindre mal. Il n'éprouvait plus aucun désir, aucune volonté, face à sa victime, il se sentait seul, perdu, dépossédé, ne sachant plus quoi faire, ni pourquoi le faire.

Rentré chez lui, il s'enfonça à nouveau dans ce vieux fauteuil en cuir râpé où il avait pris l'habitude de passer ses nuits blanches. D'un geste las, il prit sur ses genoux un gros classeur et l'ouvrit. « Le meurtrier de la nuit frappe encore. Terreur sur la ville », « Un serial killer dans nos rues, que fait la police ? », « Le tueur au rasoir, nouvelle victime. » Il lisait avec nostalgie toutes les coupures de presse qu'il avait rassemblé avec méticulosité. « Le tueur au rasoir », joli surnom, inventé par un journaliste inspiré.

Chaque fois, il faisait bien attention à laisser sa trace. Il était arrivé que des tueurs du dimanche essaient de l'imiter pour brouiller les pistes. Mais, la mascarade était vite éventée. Il n'y avait qu'un seul « tueur au rasoir ». Il lui fallait être imaginatif aussi pour ne laisser personne, et choisir avec soin les lieux, les conditions et les

personnes. Ah, tous ces crimes, c'était la grande époque, l'époque où il était un vampire viril et sûr de lui, à qui l'avenir était grand ouvert.

Maintenant, il n'arrivait plus à rien. Une mélancolie l'avait saisi à la gorge, et il était devenu impuissant. Devant ses proies, il ne pouvait plus rien faire. Ces yeux qui, autrefois, remplis d'effroi lui donnait des frissons de plaisir, le laissaient indifférent. Pire, ils lui faisaient peur. Quelle horreur, quel ennui, il avait perdu le goût de l'abominable. Tout était si désespérant. Etais-il encore un véritable vampire ?

Que pouvait-il bien faire maintenant ? Certains vampires avaient bien essayé de se reconvertir. Dracula dans la politique, Nosferatu dans le show business, avec plus ou moins de succès. Mais, ils finissaient toujours par être méprisés. Un ami s'était recyclé dans la finance, et passait ses journées à saigner les pays endettés. Une vraie délectation, disait-il, où les poussées d'adrénaline n'avaient rien à envier à celles des petits meurtres habituels. Vladimir alluma une fine cigarette, sur laquelle il tira silencieusement. Pourquoi pas.

Après tout, s'il avait perdu le goût du crime, il en gardait la technique. Surprendre, cajoler, attendre le moment opportun, tirer le rasoir, rapidement, avec précision, prendre d'un regard toute la jouissance du crime, et s'en aller en silence. Il savait couper court aux vies d'inconnus. Il aspira une longue goulée de fumée bleue, et la rejeta par petits paquets compacts. Voilà, il pouvait mettre en avant ses qualités humaines. Ses compétences techniques. Son *background*. Il pleuvait toujours, mais le bruit s'était tamisé. La cigarette touchait à sa fin. C'était décidé, il recommencerait une nouvelle vie. Plus de petit crime, plus de touche-sang. Vladimir éprouva un grand soulagement. Il prit un journal et l'ouvrit à la page « Economie ». Il parcourut les grands titres, sourit, et referma les grandes pages blanchies.

Trois mois plus tard, on pouvait lire dans le Financial Times un article étonnant : « Bank of America cuts 5,000 jobs. Vladimir K. will be in charge of doing the dirty job. »

## CONTRIBUTION N°4

### Promenade sur la grève

*Marie Auberge*

Le soleil était chaud pour un mois d'avril. La maxime de ma grand-mère, tournait en boucle dans ma tête : *En avril, ne te découvre pas d'un fil !* Je n'osais pas ôter mon pullover de laine.

Le sentier serpentait doucement, bordé par la lande, côté terre, par l'eau, côté océan. J'avançais d'un bon pas, avec en ligne de mire, la pointe du Percho. Des souvenirs épars traversaient mon esprit. Quand je suis parvenue juste au dessus de l'endroit exact où j'avais failli perdre la vie, je me suis arrêtée, haletante. La peur était là, si forte que mon cœur battait à tout rompre. En bas, à l'assaut des rochers dentelés, la mer faisait rage, exactement comme ce jour d'horreur. Des gouttes de sueur se formaient sur mon front, ma gorge était sèche. Un an tout juste. C'était hier.

Nous étions partis nous promener le long de la côte sauvage, comme si souvent par le passé. La mer était basse. Comme un gamin, il était descendu sur les rochers. Je l'avais suivi sur la grève. J'avais marché sur les énormes pierres en évitant les flaques. A un moment, il s'était retourné pour vérifier que j'étais derrière lui et puis, il était reparti sans dire un mot. La mer était maintenant toute proche et le bruit devenait assourdissant. Je commençais à peiner, les roches glissaient de plus en plus. Au bord de l'océan, droit comme un i, il s'était arrêté pour me laisser le temps de le rejoindre. Il m'a tendu la main pour m'aider à franchir la dernière pierre avant l'eau. Brutalement, il a retiré sa main, j'ai perdu l'équilibre et je suis tombée, mais j'ai agrippé le bas de son pantalon. Nos regards se sont croisés. J'ai lu la haine dans ses yeux. Mes chaussures s'emplissaient d'eau et m'entraînaient vers le fond. Mes doigts s'engourdisaient, mais je me cramponnais avec une force inouïe. Il s'est baissé, et il a entrepris de délayer un de ses tennis. Je hoquetais chaque fois

qu'une vague plus forte que les autres passait au dessus de moi. Une chaussure est tombée juste à côté de ma tête. J'ai compris. Il tentait de m'assommer. La mer refluit et avant qu'une nouvelle vague ne me submerge, je savais que je pouvais compter jusqu'à sept. Je l'ai fait pour me donner du courage. Un, j'ai donné un grand coup de rein pour essayer de remonter sur le rocher, mais il m'a repoussée si violemment que deux, j'ai lâché ma main. Trois, j'ai pensé que tout était fini, mais quatre, pour une raison qui me demeure encore inconnue à ce jour, j'ai continué à compter. Cinq, j'ai laissé mon corps aller comme si je le confiais au Dieu de la mer, six, ma jambe a heurté un rocher. Sept, l'énorme vague est arrivée, elle m'a engloutie et je me suis laissée rouler et je n'ai plus pensé à rien.

Je me suis réveillée à l'hôpital. Quand j'ai rouvert les yeux, toute l'horreur m'est revenue.

– Pierre, regarde ! Je ne rêva pas cette fois! Elle a ouvert les yeux, elle se réveille ! Maman ! Maman !

J'ai voulu lui répondre, je la reconnaissais, c'était Clo, ma fille. A côté d'elle, se tenait son mari, Victor, un garçon que j'appréciais beaucoup. Elle s'est penchée vers moi :

– Qu'est-ce que tu dis, Maman ?

– -----

– Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Ce doit être le choc, je vais prévenir l'infirmière et lui dire que ça y est, tu es revenue parmi nous ! Tu nous a fait drôlement peur ! A Papa aussi, il est dans un état, le pauvre ! A l'évocation de celui qui avait voulu m'assassiner, ma voix est sortie :

– Je ne veux pas le voir ! Tu m'entends ? Plus jamais ! Il a voulu me tuer !

– Maman, je t'en prie, ne dis pas n'importe quoi ! Papa est terriblement traumatisé.

– Où est-il ?

– Eh bien, mais ici, à l'hôpital. Il a attrapé une pneumonie en essayant de te sortir de l'eau. Ah mais oui, c'est vrai, tu ne sais rien de ce qui t'est arrivé. Tu dois la vie à un surfeur. Tu as eu beaucoup de chance, parce qu'il t'a vue te débattre dans les vagues. Il est venu à ton secours et il t'a hissée, inconsciente sur sa planche, puis il t'a

ramenée sur la plage de Port Blanc. Une fois sur la plage, il a effectué un massage cardiaque parce qu'en plus d'être surfeur, il est toubib. Ensuite, les pompiers t'ont prise en charge, grâce à papa qui les avait appelés depuis la borne.

Je n'ai rien dit, mais je n'en pensais pas moins. J'ai voulu me lever, je me suis redressée, j'avais la tête qui tournait, mais je suis quand même arrivée à m'asseoir sur le bord du lit.

- Voyons Maman, reste tranquille ! Je vais aller voir Papa pour le rassurer.
- Non ! Je te l'interdis ! Tu m'entends ? Je ne veux plus entendre parler de lui ! Jamais !
- Mais Maman, c'est ton mari !

Oui, c'était exact, j'étais mariée à mon assassin et sur le moment, la situation m'a paru tellement absurde que j'aurais ri si j'avais été plus en forme. J'ai préféré changer de sujet parce que je voyais bien que ma fille ne pourrait jamais me croire, alors j'ai demandé :

- J'aimerais remercier mon sauveteur.
- Je l'ai déjà fait pour toi, tu penses bien ! Mais tu pourras le faire toi aussi très facilement parce qu'il est médecin ici même, dans cet hôpital.

L'infirmière est entrée à ce moment là et elle a dit en fronçant les sourcils :

- Oh, mais ça ne va pas du tout ! On se recouche tout de suite ! Vous avez besoin de vous reposer, le docteur l'a dit. Bon, enfin, maintenant que vous êtes réveillée, je vais pouvoir vous enlever le goutte à goutte et vous apporter un plateau repas pour votre dîner.

Une idée venait de me traverser l'esprit, j'ai demandé :

- Je voudrais rendre visite à mon mari, dans quelle chambre est-il ?
- Mais oui bien sûr, vous le verrez demain, votre mari. On demandera un fauteuil pour que vous puissiez vous rendre facilement dans la 204.



J'ai fait semblant d'acquiescer, satisfaite d'avoir obtenu la réponse à ma question. 204,204, je me répétais ce numéro pour ne pas l'oublier.

Visiblement tranquilisée par mon changement d'attitude vis à vis de son père, ma fille prit congé, tout sourire:

– Bon, Maman, on y va, repose toi bien, écoute ton infirmière. A demain soir.

Ils m'ont embrassée et après leur départ, j'ai fait la gentille, je me suis recouchée. Un peu plus tard, l'infirmière m'a apporté le plateau repas et j'ai dévoré la soupe, le jambon, le yaourt. Une fois que j'ai eu terminé, j'ai attendu que le silence s'installe dans le couloir et quand tout a été calme, je me suis levée tout doucement, j'ai enfilé mes pantoufles et mon peignoir, je suis sortie de ma chambre et à pas de loup, en m'appuyant sur le mur de temps à autre, j'ai gagné l'escalier, par chance, un seul étage me séparait de mon cher et tendre. Je suis allée jusqu'à sa chambre, j'ai collé mon oreille contre sa porte, rien ne semblait bouger, j'ai alors ouvert et je me suis approchée tout près du lit :

– Tu fais semblant de dormir ! C'est moi, Madeleine !

Il a ouvert les yeux et il s'est exclamé :

– Madeleine ? Ah, comme je suis content de te voir ! J'ai eu si peur !

– Arrête de raconter n'importe quoi, tu as voulu me tuer ! Tu m'as poussée dans l'eau et quand je me suis agrippée à toi, tu as tenté de m'assommer. Voilà la vérité ! Je te préviens, c'est la dernière fois que je te parle. Je vais demander le divorce.

– Non ! Ne fais pas ça Je ne m'en remettrais pas ! Madeleine, je t'aime, je t'en prie !

– Assez de mensonges ! On ne cherche pas à tuer quelqu'un qu'on aime. Adieu !

Je suis sortie de sa chambre et je suis revenue dans la mienne. Le lendemain, j'ai appris que mon mari était décédé pendant la nuit.

# CONTRIBUTION N°5

## La fuite

*Philippe Bonnamy*

Je m'étais levé de bonne humeur ce matin-là où j'avais, de plus, profité de l'absence provisoire de mon épouse pour faire la grasse matinée.

Bref, il était déjà dix heures quand je sortais de la douche et c'est en me rasant que, par hasard, mon regard tomba sur la colonne d'eau qui alimentait la salle de bains depuis l'étage au-dessus ... et que je découvris un filet d'eau qui coulait le long du tuyau!

Proudhon et ses successeurs ont montré leurs limites en affirmant que la propriété c'est le vol, sans imaginer que la copropriété puisse être l'enfer. Et dans cet enfer, c'est moins le feu que l'eau qui me fait peur. D'autant plus qu'à dix heures du matin, la probabilité de trouver chez eux les copropriétaires du dessus, un jeune couple qui travaillait tous les deux, était mince.

Par chance, les talons de la dame jouèrent, au même instant, des castagnettes sur le dallage de sa salle de bains, au-dessus de ma tête. Je m'habillai à la va-vite et me précipitai dans l'escalier où je tombai sur elle quand elle fermait sa porte.

– Vous avez de la chance !

Façon de parler ! Mais elle avait l'excuse d'ignorer encore le Niagara qui cascadaient chez moi. Avant qu'elle aille plus loin, dans l'espace d'une respiration, je lui dis la raison de mon intrusion.

Une fuite d'eau, chez elle, qui se traduisait par une flaque, *chez nous*, n'avait rien pour modifier l'ordre de ses urgences. En réponse, elle me tendit ses clefs en me confiant le soin du diagnostic.

En d'autres termes, je me retrouvai seul avec, sur les bras, une crise dont je savais d'avance qu'elle marquerait la fin d'une période.

Avec un peu d'espoir, je me précipitai dans la salle de bains : un truc ultra-moderne tout droit sorti d'un magazine. La douche n'avait rien à envier au cockpit d'un Airbus : chaîne hifi, téléphone, écran de télévision, Dieu sait quoi encore et même, si la chose était possible, ce qui aurait pu ressembler à un GPS, mais je n'avais pas le temps de m'y attarder. En revanche, de robinet d'arrêt d'eau, aucun ! ... sauf peut-être derrière les carrelages qui recouvraient les quatre murs de la pièce, du sol au plafond.

Autant dire que la bonne humeur de la jeune femme et de son mari ne durerait qu'un temps... et que la mienne achevait de sombrer, chassée par la perspective de négocier le massacre de leur salle de bains et, en attendant, par celle de voir notre appartement transformé en piscine!

Seul dans cette vallée de larmes (ô combien !), et ignorant évidemment comment couper l'eau de l'immeuble – nous n'avons pas de gardien – appeler le syndic devint ma seule chance de salut. Notre syndic n'est ni meilleur, ni pire que les autres, c'est tout dire. Mais, aux alentours de 9 sur l'échelle de Richter de la détresse immobilière, vous vous raccrochez à ce que vous pouvez.

Heureusement, je conserve d'un ancêtre britannique quelques gènes qui m'aident à garder la tête froide, ou presque, dans ce genre de situation.

Je redescendis quatre à quatre et j'appelai le Cabinet X... Le numéro que j'avais était, en principe, la ligne directe du responsable de notre immeuble.

– Par suite d'encombrements, votre demande ne peut aboutir !

A ce stade, combien auraient piqué une crise de nerfs, jeté le téléphone par terre, ou pire... d'autant plus qu'entre temps, l'eau avait dépassé la salle de bains et que la flaque s'élargissait à vue d'œil. Mais c'est alors que les gènes en question nous font relever le menton, à nous les B..., et garder cette « stiff upper lip » que les

Anglais savent garder en toutes circonstances, sauf quand ils perdent le Tournoi des Six Nations.

Je n'avais, de toute façon, pas d'autre choix que d'insister et mon obstination fut récompensée quand quelqu'un décrocha enfin le téléphone :

- Le Cabinet X... vous souhaite la bienvenue. Nous sommes ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 18h30. Dans le cadre de la mesure de la satisfaction de nos clients, cette conversation pourra être enregistrée...
- Bonjour, enregistrez-la si vous voulez mais passez moi d'urgence Monsieur Z...

Imperturbable, l'autre continuait :

- Si votre problème concerne une location, tapez 1, une gérance de biens tapez 2, ...

Je compris que j'avais affaire à un enregistrement mais, entre temps, naturellement, le chiffre qui aurait peut-être correspondu à mon problème était passé sans que je le note et il ne me restait plus qu'à recommencer. Heureusement, le cas était prévu :

- ... si vous souhaitez ré-écouter ce message, appuyez sur la touche dièse de votre téléphone....

Ce que je m'empressai de faire avant de découvrir que le cadran numérique de mon soit-disant « smart-phone », « smart » comme « malin », avait disparu et qu'il me fallait d'abord le sortir de la « veille » - certains appellent aussi cela la « pause », moi, je dirais plutôt la sieste - dans laquelle ce fichu machin a la manie de replonger après seulement quelques secondes de communication. J'eus de la chance, ou l'énergie du désespoir m'avait fait réagir assez vite pour appuyer à temps sur la touche en question :

- Par suite d'encombrements, votre demande ne peut aboutir...

« Stiff upper lip » ou pas, j'avais maintenant les pieds dans l'eau. Je négligeai l'ancêtre et finis par me lâcher :

– C... ards ! Si vous enregistrez, vous aurez une idée de ma satisfaction !

A ce moment-là, miracle ! Une voix intervint et, tout de suite, je compris qu'il ne s'agissait plus d'un enregistrement :

- Monsieur B... ?
- Ah ! vous tombez bien ! J'essaye de vous appeler depuis vingt minutes. Il y a une fuite d'eau dans la salle de bains de l'appartement du dessus. Il y a une flaque jusque dans mon salon maintenant et je ne sais pas quoi faire !
- Moi non plus, Monsieur B... !

Une seconde, je crus à une caméra cachée. Dans ces situations, se fâcher ne fait qu'augmenter le ridicule de la victime. Je rejouai la surprise du lord anglais :

- C'est fâcheux, jeune homme – la voix était manifestement jeune-mais il ne vous reste plus qu'à vous dém.... pour trouver quelqu'un qui saura quoi faire, et vite !
- Cela m'étonnerait, Monsieur !

Il me semblait reconnaître une touche d'accent étranger, j'aurais dit nord-africain. Aucun racisme de ma part, mais tomber sur le stagiaire de service était la contrariété de trop. Je réussis pourtant à me contenir :

- Ecoutez, j'habite (je donnai mon adresse).... et c'est Monsieur Z.. qui suit notre immeuble, soyez gentil de me le passer.

J'avais mis toute ma conviction dans le ton : les termes restaient polis, mais ce gamin savait que la plaisanterie avait assez duré et qu'il n'avait qu'une chose à faire.

- Il n'y a pas de Monsieur Z... ici, Monsieur B...
- Eh bien, dém...ez-vous mon vieux ! Passez moi votre patron si vous voulez mais ne perdez pas de temps.
- Monsieur B..., avez-vous pensé à améliorer votre retraite ?

Avais-je bien entendu ? Cette fois, je restai un moment sans voix :

- Améliorer ma retraite ? mais qui êtes-vous ?
- Nous sommes la Banque XYZ....
- Mais que faites vous sur ma ligne ?
- Je ne sais pas Monsieur ; vous avez décroché quand j'ai fait votre numéro.
- Mais non ! J'étais en ligne avec le syndic de mon immeuble.
- Alors, vous avez un problème avec votre téléphone, Monsieur B... Mais, ajouta-t-il toujours aussi calme, vous avez aussi un problème avec votre immeuble ?
- Oui ! Je vous l'ai déjà dit et répété : il y a une fuite d'eau à l'étage au-dessus qui déborde dans ma salle de bains. Au moment où je vous parle, j'ai les pieds dans l'eau...
- Ah ! Je vois, Monsieur B....,

Une seconde, son silence éveilla mon espoir. Une seconde seulement :

- Vous êtes toujours là, Monsieur B... ? Merci de votre patience. Avez-vous pensé à améliorer la couverture d'assurance de votre appartement ? La banque XYZ....

Je vous épargne la suite. Deux mots seulement : la copropriété a assigné les voisins du dessus pour faire casser les coffrages de leur salle de bains. Depuis, nous nous croisons dans l'escalier sans nous saluer ni échanger le moindre mot. Il a fallu refaire mon appartement et celui du dessous.

L'horreur, quoi !

## CONTRIBUTION N°6

### Rizière atroce

*Jean Deleplanque*

Une fois de plus il avait fallu qu'il se cache en attendant que les Viets se lassent de sauter par-dessus les murettes et s'éloignent. Il n'avait pas peur. Les chances que son roseau, par lequel il respirait, soit repéré étaient quasiment nulles. A peine plus grandes étaient celles de recevoir une balle ou de se faire marcher dessus. Dans ce dernier cas il dégoupillerait sa grenade et sauterait avec l'intrus. Jamais il ne se laisserait capturer !

Non, il n'avait pas peur. La peur naît de l'angoisse devant l'inconnu, or il savait très bien ce qui allait lui arriver s'il bougeait. Il se demandait seulement combien de temps l'infection qu'il sentait gagner du terrain à partir des multiples plaies, morsures et pustules, prendrait pour attaquer ses centres moteurs.

Il avait pris goût à l'eau trouble et grouillante de vie jusqu'à ce qu'un serpent enrobe sa jambe nue et glisse la tête sous son short avant de repartir. Il s'était habitué aux sangsues, crabes, et autres bestioles, mais là, il avait senti ses cheveux se dresser sur la tête, ce qui sous l'eau n'était bien sûr qu'une impression. Il avait eu presque envie de passer la main sur sa tête pour voir.

Mais il fallait rester immobile, au fond, avec une dalle sur le ventre pour ne pas affleurer la surface. Encore heureux que la pluie ait fait remonter le niveau des rizières... Il avait failli se relever sous cette chose qui glissait sur lui comme l'épouvante planait sur sa troupe de supplétifs accroupis contre le mur du poste lorsque retentissaient le haut-parleur des Viets à la tombée de la nuit.

Il avait fait une erreur en s'enfuyant quand les chiens du village avaient aboyé. Il avait alors vu les chapeaux pointus au-dessus des

ponchos se déployer et foncer vers lui qui pouvait à peine marcher. Ils savaient maintenant qu'il se cachait et allaient ratisser le terrain jusqu'à ce qu'ils le trouvent derrière une murette.

La boue liquide était douce et chaude. Il s'y sentait bien dans l'attente. Un peu sans doute comme un bébé dans le ventre de sa mère sans les piqûres et morsures. Que pense un bébé au moment de sortir ? Nul n'en sait rien. On attend son premier cri, car il doit crier n'est-ce pas. Cela fait partie de son premier rôle dans la grande comédie humaine ; et s'il criait pour hurler qu'il ne veut pas sortir ? !

Lui devait rester dans le ventre de la boue.

Plus tard, quand il estimerait le danger passé, il faudra bien qu'il sorte, décroche toutes ces sangsues et qu'il reprenne sa marche sous la pluie froide à force d'être lancinante.

Mais après le passage du serpent il se sentait de nouveau bien, presque béat, douillettement lové dans la vase entre les pousses de riz... les yeux fermés, le souffle au ralenti, toutes pulsions motrices arrêtées, refoulées sous le sternum, là où la faim tirait... Ne pas dormir !

Il s'était évadé de Long Toc en se jetant dans l'égout du poste transformé en torrent par l'explosion du réservoir, au moment où les Viets donnaient l'assaut final, et sautaient par-dessus les défenses devenues dérisoires. La rivière où tombait l'égout l'avait porté en une nuit jusqu'à Tu Quang, le poste voisin, qui lui aussi venait de tomber.

Alors il avait décidé de marcher jusqu'à la côte. Il lui restait quelques rations, un couteau, une grenade et une boussole. Sa mitraillette était au fond de la rivière. S'en servir aurait de toute façon signifié sa mort ou sa capture dans ce pays qui grouillait de monde. Il en aurait tué une dizaine, peut-être plus ; et après ?...

Quelques crapauds, du riz cru avaient complété son ordinaire de rations qu'il voulait faire durer le plus longtemps possible. En tous cas, il ne mourrait pas de soif ! La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis son départ. De dysenterie peut-être, mais sûrement pas de soif !



Combien de temps un organisme humain peut-il résister en milieu humide ? Sans sécher de temps en temps ? Au début, Il avait bien essayé de s'abriter pour dormir sous de grandes feuilles entassées sur lui, mais depuis qu'il était sorti de la forêt, et marchait dans les rizières, les feuilles appartenaient toutes aux arbres des villages dont bien évidemment il ne pouvait s'approcher. Alors il avait dormi le corps enfoui dans la vase, et la tête, recouverte de quelques pousses, posée sur le rebord d'une murette. Sans bouger, sans ronfler, l'eau dégoulinant entre les herbes et ruisselant sur son visage.

Etonnant quand même qu'il ait pu dormir de cette façon...

Il se sourit à lui-même sans bouger, les lèvres serrées sur le roseau, en pensant aux coups de soleil. Il ne risquait pas de coups de soleil... Ne pas s'endormir... Penser...

Cela faisait six jours, peut être huit - il n'était plus très sûr - qu'il n'avait pas vu le soleil. Les nuages gris et bas déchargeaient leurs torrents de pluie sans discontinuer. Il espérait que cela continuerait jusqu'à son arrivée sur la côte pour limiter le risque de rencontres.

Lancinante revenait la question : Combien de temps peut-on tenir sans sécher ? Combien de temps peut-on résister à la pourriture ? Combien de temps résistent les cadavres au fond des tombes ? Il serra ses doigts sur sa grenade. Il avait encore quelques jours devant lui avec assez de force pour la dégoupiller.

Quelques nuits de marche supplémentaires, sans risquer de coups de lune... De nouveau il se sourit. S'il était encore capable d'humour, il pouvait encore marcher. Peut-être n'allait-il pas bien loin chaque nuit, mais il avançait, pas après pas, comme le Guillaumat de Saint-Exupéry dans la neige.

Sangsues, hirudinées, piranhas... Quoi d'autre ?... Se protéger les yeux, l'aine...

Il n'avait pas dormi mais ne savait pas depuis combien de temps il était étendu sous l'eau. Il ne fallait pas qu'il dorme ! Sinon, il risquait de lâcher le roseau. Il suffoquerait, se débattrait et serait découvert.

Il allait compter jusqu'à cent très lentement, puis soulèverait sa tête et ouvrirait les yeux, juste sous la surface pour voir si la nuit était tombée.

Alors, il lui faudrait se lever, s'extirper de son édredon de vase, retrouver la pluie ruisselante, regarder sa boussole en essuyant les gouttes accrochées à ses paupières et se mettre à marcher. Les murettes seraient gluantes, il glisserait et retomberait dans la rizière ; il faudrait de nouveau se relever, de nouveau regarder la boussole, de nouveau se remettre à marcher. Ses rangers s'enfonceraient dans la boue ; à chaque pas, il faudrait les en décoller, sentir son pied remuer le magma qui lui servait de chaussettes et reprendre son équilibre.

L'eau de la rizière était plus chaude que la pluie. Il allait attendre encore un peu pour être sûr de la nuit. Ne pas s'endormir, non ! mais seulement attendre un court instant ; un peu comme il retardait, enfant, le moment de sortir du lit en hiver. Il sentait confusément qu'il se cherchait des excuses mais ne commençait pas à compter.

Il se rendit compte qu'un bourdonnement dans les oreilles se mêlait maintenant au clapotis continu de la pluie frappant la surface de l'eau. La faim sans doute...

Il allait compter jusqu'à deux cents. Cela donnerait sûrement à la nuit le temps d'arriver, et au bourdonnement de s'en aller.

Il s'endormit en arrivant à cinquante-cinq...

Il fut brutalement réveillé par un « merde » retentissant poussé par un gigantesque légionnaire parachutiste qui venait de se tordre la cheville en sautant d'un hélicoptère sur son ventre.

# CONTRIBUTION N°7

## Horreur ou Bonheur

*Bernard Levi*

Ce jour-là Fortuné Honoré m'annonça qu'il avait décidé d'être heureux.

Connaissant son triste passé, je réagis à cette déclaration en lui disant : « À la bonne heure », ce qui suscita une observation grammaticale de sa part :

« Pourquoi féminises-tu mon objectif ? Je recherche, non LA bonne heure, car ma fidèle clepsydre me la fournit, mais LE bonheur, qui est nettement du genre masculin ; à se demander d'ailleurs pourquoi les hommes comptent sur les femmes pour assurer leur bonheur. »

J'avais gaffé. Et pourtant je savais que dans le cours déplorable de son existence, une femme, la sienne, avait joué un rôle dévastateur. C'est dans (ou sur ?) une grande surface qu'il l'avait perdue de vue. Elle lui avait laissé leur caddie, et il présenta tristement à une caissière pressée et indifférente ses soupirs et ses regrets enfouis sous une choucroute (pour deux personnes).

Son épouse lui avait abandonné non seulement leur caddie, mais aussi leur cadet, prénommé à tort Bienaymé (leur fils aîné avait disparu à l'âge de raison, qu'il avait estimé être aussi celui de l'indépendance.). Or, peu après cet englobement maternel, Bienaymé retira sa déclaration de reconnaissance filiale devant un tribunal consacré aux affaires de famille complexes et déclara préférer être de père inconnu, cet état pouvant recéler une magnifique ascendance.

Arrivé à son bureau le lendemain dès huit heures, mon ami, bourré de choucroute, eut l'explication de cette disparition : son patron

l'appela et, tapotant le dos de sa veste, lui révéla que sa femme n'était plus sa femme, car, avec un sens louable de la hiérarchie, elle avait préféré s'unir au chef plutôt qu'à son employé. Le patron avait insisté sur l'ascension sociale dont il allait jouir grâce à l'avancement de sa future ex-épouse et, faisant preuve d'une grande délicatesse, lui accorda un licenciement sentimental afin de lui épargner une vision pénible, et lui offrit un préavis réduit à une heure vingt, ou vingt-six selon son choix.

Il s'inscrivit au Pôle emploi (nord) : mais ce célibataire sans enfant, sans priorité autre qu'une grande mélancolie, s'avéra incasable.

Et pourtant son existence avait commencé sous des auspices prometteurs, outre celui (en réalité un hospice) de son enfance, ce furent ceux d'un père épicurien et d'une mère hédoniste, engendrée par un grand-père plein aux as avec la participation d'une grand-mère optimiste. D'où ses deux prénoms, annonciateurs de gloire et de richesse. Mais, avant sa déconjugaison en grande surface, il y avait eu ses échecs scolaires marqués par des retriements, qui lui firent dépasser l'âge limitant l'accès aux carrières dont il espérait extraire de précieux bonheurs.

Durant son existence, qu'il qualifiait judicieusement d'horrible, son regret majeur avait été de n'avoir participé à aucune guerre. Ses rêves d'actes glorieux lui permettant de descendre les Champs-Élysées, le front ceint de lauriers, et d'arborer tous les 11 novembre de rutilantes médailles, ne se concrétisèrent pas, faute d'adversaires. L'espoir de participer à une vraie guerre, apparu avec l'envoi au Maire de Rodez, sur *facebook*, de l'ultimatum du Burundi, le menaçant d'une attaque ultimatomique avec usage de machettes aéroportées, fut vite déçu, par suite d'une révolution de palais à Bujumbura.

C'est un jeu de hasard qui lui fut hostile : il fut l'unique perdant d'une loterie, dont il gagna le gros lot ; mais, comme le règlement l'avait précisé en lettres minuscules, il s'agissait d'un lot négatif, c'est-à-dire à payer. Ce fut le début de sa ruine.

Son désir d'en terminer avec ces horreurs me parut justifié et je me déclarai prêt à l'aider dans sa quête d'un bonheur évanescent. Il me révéla alors ses vains efforts pour décrocher la clé de ce bonheur du

tableau des futurs possibles. Il avait, naturellement, commencé par utiliser son ordinateur qui, par le truchement de *Wikipédia*, lui avait fourni quelques proverbes inspirés par le bonheur, qu'il jugea inadaptés. Que *l'homme heureux n'ait pas de chemise* avait failli le pousser à confier au camion de tri sélectif, qui traverse sa rue les 19 des mois pairs, ses chemises, y compris les rescapées des classeurs de son bureau ; mais, après réflexion, l'absence de chemise ne lui sembla pas être un impératif catégorique du bonheur.

L'apparition de Rosa Bonheur sur son écran le déconcerta : pour cette sculptrice, luxembourgeoise, le bonheur suprême fut d'avoir été autorisée à s'habiller en homme et il n'y perçut pas un modèle utilisable par des personnages masculins.

S'estimant finalement trop âgé pour se confier à un wikipédiâtre, il explora une autre application de l'informatique : il tenta de naviguer vers le bonheur, en faisant appel à un GPS, qui le ramena systématiquement à son point de départ. Certes, un sage chinois lui avait révélé, via l'obsédant *Wikipédia*, qu'*il ne faut pas chercher le bonheur ailleurs qu'en soi* ; mais ses déboires antérieurs l'avaient rendu méfiant vis-à-vis des médias numérisés, d'autant plus que, comme il l'avait appris, le GPS ne sait que Gérer les Petits Soucis.

Il lui fallut alors user d'autres approches ; il crut avoir trouvé une piste prometteuse en acceptant l'aimable proposition postée par *Tramad* (ventes par correspondance) lui promettant l'envoi de la clé d'un bonheur personnalisé dès réception de sa commande de douze collants violets, dont onze gratuits. Quoique jugeant sans intérêt ces onze collants gratuits, puisqu'en ne décollant pas celui qu'il payait, il pourrait le garder pendant tout le temps du bonheur promis, il se hâta d'envoyer son chèque. Mais il n'avait pas remarqué un point de détail, bien caché dans la lettre de *Tramad*, et concernant la date de naissance des candidats : elle devait être antérieure à 1848, sans doute à la demande d'un directeur des ventes orléaniste.

L'espoir revint, lorsque, réveillé une nuit par la sonnerie de son téléphone, il apprit d'un message enregistré qu'une campagne de promotion débutait dans son quartier et qu'il pouvait être un des premiers à profiter du choix proposé entre :

- primo, la mise en place sur toutes ses fenêtres de quadruples vitrages,
- secundo, un redressement sévère de son perceuteur se traduisant par un chèque du Trésor en sa faveur de 666 euros, majorés de 66 pour cent par grand-père en état de marche,
- tertio, une clé du bonheur, certifiée par une association de bienheureux ecclésiastiques.

Puis, poursuivit le message, *pour les vitrages, appuyez sur **UN** - pour le perceuteur, appuyez sur **DEUX** - pour la clé, appuyez sur **PI***. Hélas! Pas de virgule sur le clavier ; la frappe du simple **TROIS** ne déclencha qu'une voix irritée proclamant : *je n'ai pas compris votre réponse*. Lui, il avait perçu, grâce à ce message téléphoné, le caractère irrationnel du bonheur.

Je lui conseillai alors de faire appel à mon amie, Madame Zoé, voyante agrégée, dont le répondeur déchiffre l'identité de l'appelant et lui renvoie automatiquement un aperçu sur son avenir, assorti d'un encouragement à aller voir sa patronne. J'en espérais une réponse optimiste, rendant inutile la recherche de la bonne clé. Il m'obéit, brancha le haut-parleur et appela Madame Zoé.

Nouvel échec : il me lança : « Es-tu sûr du numéro ? J'ai entendu : *Raccrochez. C'est une erreur*.

Je n'eus pas le courage de lui dire que le répondeur de Madame Zoé avait proféré : *Raccrochez. C'est une HORREUR*. Et c'est sur ce mot que se terminèrent et ma participation à la quête du bonheur de Fortuné Honoré et mon récit de ses horribles malheurs.

# CONTRIBUTION N°8

**Zorc**

*Claude-Aimé Motongane*

Dans l'Etat du Gambalore, le président Zorc reçoit son premier ministre :

- Pourquoi tant d'insistance Bigor ?
- Excellence, j'ai appris à l'instant, que vous allez concéder à 15h, tout notre pétrole à un conglomérat étranger; Pourquoi tant de hâte ? Ne...

(Zorc au bord de la crise d'apoplexie)

- Vous outrepasser vos prérogatives : je suis le Président !
- Monsieur, le Bangalore a déjà bradé sa bauxite, son fer, au travers de baux emphytéotiques défavorables. Nommé il y a un an, j'ai pour ambition de remettre notre pays sur les rails. Comment attribuer ce que la nature nous a offert à une seule partie, sans évaluer la contrepartie la plus juste ou adéquate ? Votre décision me semble prématurée et risquée. Vous devez annuler à tout pris votre signature de ce jour. Ne commettons pas les erreurs de nos prédécesseurs.
- Je vous ai nommé pour m'obéir et non réfléchir. Vu votre outrecuidance, vous êtes révoqué !
- Mais Excellence, je ne fais que mon travail. (L'autre sourit). Comptez-me voir alerter tous les journaux et l'opposition.
- Cet entretien est terminé !

Le Président d'un tiroir sort un révolver et l'abat séance tenante.

Comme prévu le contrat est signé. A 19h, Zorc reçoit à diner ses nouveaux partenaires. Son voisin de droite, lève sa coupe :

- Excellence, je vous suis reconnaissant. Vous avez du flair, le Bangalore avec vous ira loin !
- Pourquoi tant de flagornerie ? Ce que je vous ai donné pour une peccadille, je l'ai fait de plein gré. Ne vous trompez surtout pas, sur l'exactitude de la lecture à apporter à cet évènement qui vous est favorable. Pour information, vous êtes convié à être mon invité lors d'une soirée privée ; Mon chauffeur passera vous chercher à 23h à votre hôtel.
- Puis-je amener avec moi mon équipe ?
- Non, je ne traite pas avec des sous-fifres ! Un conseil : goutez un peu aux brochettes de zébu, elles sont excellentes !

Le PDG Paul Berton rejoint l'un de ses experts :

- Mathieu, notre partenaire requiert ma présence pour cette nuit. Voilà ce que je vous propose de faire.....

Les deux hommes profitent du service pour goûter quelques brochettes.

A 23h, une limousine récupère Berton, puis sort de la ville. Le PDG pas fou, s'est entouré de certaines précautions ; à quelques mètres Mathieu les suit prudemment. Ce dernier trouve cependant suspect qu'un hibou se soit perché sur son capot. Au bout de 2h d'une route chaotique, l'auto s'engage dans une forêt. Le chauffeur fait descendre son passager puis repart.

Berton transpire à grosses gouttes. Où est donc Zorc et que fait Mathieu ? Inquiet, il se met à crier :

- Monsieur le président ?

Zorc apparaît :

- Prenez cette lampe torche et éclairez devant nous !

Le PDG :

- Non de dieu ! Est-ce bien réel ?



- Dieu n'a rien à voir avec ceci, ne l'invoquez pas vous risquez de me froisser.
- C'est incroyable, la colline que j'aperçois semble en or ?
- Vous êtes loin du compte, c'est toute la zone qui est en est couverte !
- Pourquoi ne pas l'avoir inséré dans notre transaction ?
- Vous êtes insatiable ! Vous venez de prendre pratiquement au franc symbolique tout notre pétrole et il vous en faut encore plus.
- Les affaires sont ainsi ! Je gage que nous pouvons trouver n'importe quel arrangement.
- Votre appétit est immense. Avez-vous pensé aux pauvres bougres de ce pays ?
- Si nous trouvons un deal, votre quote-part vous enrichira à jamais.
- Vous êtes un véritable prédateur. Aucune pitié ! Vous n'avez aucune appréhension à spolier toujours plus.
- Ce n'est pas en affichant une certaine faiblesse, que l'on devient Paul Berton.
- Vous avez raison, nous avons été forgés dans la même pierre. L'humain ne nous concerne guère. Signez un pacte de sang avec moi et l'or est à vous !
- Est-ce l'unique condition ?

Zorc secoue la tête. A l'aide d'un ongle tranchant, il se fend la paume :

- Goutez de ce sang et devenons liés.

Le PDG lèche la main sans hésitation. Au même moment, s'il avait eu un miroir, il aurait constaté le changement de la couleur de sa peau se couvrant d'écailles. Exubérant, il saute de joie :

- La fortune me sourit !
- Attendez, scellons ce type de transaction en dégustant un plat!

Il claque des mains et un individu apparaît tenant un plat de brochettes :

- Servez-vous de ce zébu !

Le PDG en consomme trois. Rassasié :

- Je me suis exécuté !
- La viande était-elle bonne ?
- Elle est plus prononcée que celle du palais.
- Mathieu fut difficile à braiser !
- Non de Dieu ! (Il se met à vomir)
- Dieu est inapproprié ici !
- Au secours !
- Qui croyez-vous appeler ? La foule qui nous entoure qui vous aidera !

(Berton interdit)

- Quelle foule ?
- J'ai oublié de vous dire que nous sommes dans un tribunal. Le juge et les jurés se prononceront sur votre cas!
- Vous délirez ! Pourquoi m'apeurez-vous ainsi ? Qui êtes-vous ?
- Je suis le mal, le sorcier. Il me fallait trouver un individu aussi inspiré que moi. Vous vérifiez tous mes critères. Vous n'avez pas hésité à spolier une pauvre population. Vous êtes un égoïste ; Ce qui me ravie c'est que vous le faites à bon escient. C'est pourquoi je vous aime. Je vous ai donc choisi pour vous récompenser. Après votre jugement vous travaillerez pour moi. Je n'aurais pas à vous former. Je peux vous l'avouer, vous serez mon chouchou. Nous sommes faits de la même matière. Nous pourrions avoir la même mère, ah ah ?

Le PDG en larmes, il implore la fin du cauchemar. Hélas rien n'y fait.  
Zorc :

- Avez-vous enfin compris à qui vous avez affaire ?
- Non, et je n'ai pas envie de le découvrir.
- Je vais quand même faire votre éducation : J'ai pour patron Luciféri. Votre avidité à profiter des petits vous a conduit à moi. Etant président, je lève plus facilement les gros lièvres comme vous.
- Que de sornettes !
- Tenez, mâchez cette feuille d'Eboka : elle vous ouvrira les yeux.
- Et si je refuse !
- J'userai de la force ?

- Très bien, je m'exécute !

En quelques secondes, Berton en transe, s'exprime :

- Vous n'avez pas bluffé. Quelle horreur, des centaines d'esprits nous entourent.
- Que le procès commence !

Toute sa vie est balayée. A chaque méfait évoqué, un zombi se lève.

- Assez, cet homme a prouvé qu'il fait partie des nôtres, crie Zorc !

Le procureur général déroule sa plaidoirie :

- Qu'il nous rejoigne, c'est un grand commis du Mal ! Qu'il œuvre à jamais avec nous...

Zorc :

- Qu'il s'exprime une dernière fois, avant qu'il devienne notre chose. Parlez, je vous l'autorise. Qu'avez-vous pour votre défense ? Soyez bref, les jurés vont ensuite délibérer.
- Que voulez-vous dire, que va-t-il m'arriver ?
- Vous ne reverrez plus jamais, femme et enfants. Tout le mal que vous avez accompli se paye cette nuit. Vous avez gagné votre place, vous allez bientôt monter dans notre bus.
- Qu'ai-je fait ? Mes valeurs n'ont été qu'être le plus fort. C'est vrai que quelles personnes sont restées sur le carreau. Je...
- Stop, vous êtes modeste, vous oubliez que vous avez fermé des centaines d'entreprises à travers le monde entier, uniquement pour augmenter vos bénéfices. Avez-vous compté les suicides, les chômeurs, les désœuvrés, les divorces et les malheurs que vous avez occasionnés, juste pour vous remplir les poches ?
- Pas vraiment, je m'en excuse !
- Ne vous excusez pas, je vous apprécie. Vous avez fait du bon travail. Disons que vous avez bien œuvré pour moi. Luciféri vous appréciera beaucoup : je lui ai déjà glissé un mot sur vous. Bon passons au vote. Messieurs les jurés que décidez-vous ?

Un murmure sourd d'une voix unanime, le désigne comme coupable.  
Jamais le PDG ne reverra sa famille.

# CONTRIBUTION N°9

**Ava Gardner**

*Albert Ken*

Je viens d'assister aux funérailles de H.G., mon meilleur ami. Notre rencontre date de la rentrée en sixième au Lycée Janson de Sully. Fils d'une mère divorcée, j'étais le plus âgé de la classe. Lui, issu d'une famille monégasque parmi les plus fortunées du Rocher en était le plus jeune. Le léger duvet que j'arborais au dessus de mes lèvres en sixième, un premier baiser avec la fille de la concierge en cinquième et mon dépucelement par ma tante en quatrième, m'avaient aurolé d'un prestige que mon inaptitude aux études ne faisait que rehausser. Lui était beau, excellent pianiste, premier en tout et aimé de tous. Une vénération commune pour Gershwin, Woody Allen, Brassens, Boris Vian... et puis « les femmes, les femmes qui ont les yeux bleus ! » fit que nous devînmes très vite les meilleurs amis du monde. Des « inséparables » comme nous surnommaient les autres.

Tout a commencé par un bel après-midi de printemps. Nous avons décidé de sécher le cours d'anglais pour aller voir *La Comtesse aux Pieds Nus* au cinéma Champollion, rue des Ecoles. A la sortie, comme je m'apprêtais à échanger mes impressions sur le couple mythique Ava Gardner – Humphrey Bogart, je vis un visage que j'eus peine à reconnaître : celui de mon ami transfiguré par le miracle de l'Amour. Il balbutia alors ces mots : « Ava sera ma femme ». Délirait-il ? Et ben, non !

Dès lors il consacra chaque heure, minute, seconde de sa vie à se documenter sur les techniques du clonage. Après l'année du bac, qu'il réussit et que je ratai, il s'envola pour la Californie, où grâce à ses relations il allait pouvoir étudier les techniques du clonage humain avec des sommités mondiales. Avant son départ, il me chargea de superviser les travaux qu'il avait commandés à un architecte de renom. Celui-ci devait transformer la cave et le sous-sol

de son hôtel particulier de Monte-Carlo en palais des Mille et Une Nuits digne de Shéhérazade. Je le tenais donc au courant de l'avancement des travaux, au jour le jour. De son côté, travaillant jour et nuit il ne s'accordait aucun moment de repos, à l'exception d'une petite escapade. Celle-ci eut lieu à Smithfield où est enterrée Ava Gardner. Pour une poignée de dollars, le gardien du cimetière accepta d'ouvrir sa tombe, en pleine nuit et dans le plus grand secret, pour permettre à mon ami de déposer un bouquet de roses rouges sur ses restes.

Lorsque je vins l'accueillir, à Marignane, après sept ans d'absence, il me dit simplement : « Trouve moi une mère porteuse ». J'avais à l'époque une copine, Sandra, qui tapinait derrière l'Opéra de Marseille. Je lui proposai le marché, qu'elle accepta en échange du salon de coiffure dont elle avait toujours rêvé. Tout se déroula ensuite comme dans un conte. Ava naquit neuf mois plus tard. Nous l'installâmes dans son palais. Une nourrice abyssinienne, sourde et muette, nous aida à l'élever jusqu'à sa troisième année, puis nous la renvoyâmes en Ethiopie avec un petit pécule. Dès lors, nous consacraâmes notre temps à l'éducation d'Ava et à la poursuite de tout ce dont une petite fille, puis une adolescente pouvait avoir besoin. Mon ami avait fait installer un Steinway dans le salon et nous passions des après-midis et des soirées à faire de la musique, elle et lui au piano, moi à la guitare dont je jouais honorablement. Les petits chevaux, le scrabble, les échecs et la lecture constituaient le reste de nos distractions. Chaque jour j'allais chercher les repas chez le traiteur. Chaque soir, nous fermions sa prison dorée avec une clé que je gardais dans un coffre. Quand elle atteignit l'âge de raison, nous lui expliquâmes qu'elle nous avait été confiée par son père, à qui nous avions fait serment de la garder au secret jusqu'à ce qu'il vienne la chercher en personne. Les années passant et l'enfant grandissant, il devenait évident qu'Ava Gardner était de retour parmi nous. Le jour de son quinzième anniversaire nous fîmes une « petite » fête. Nous avions bu et fumé ce soir là, un peu plus que de raison et au lieu de la quitter avant minuit comme d'habitude nous nous endormîmes sur l'ottomane jusqu'au petit matin. C'est alors qu'ouvrant les yeux, ô vision d'horreur ! J'entrevis la porte du sérail grand ouverte, la clé dans la serrure. « Enfer et damnation ! » m'écriai-je « Ava s'est évadée ! ».

Ava s'était envolée, évaporée, évanouie dans la nature...

Nous lançâmes immédiatement un avis de recherche, en vain. Deux semaines plus tard, je trouvai mon ami dans sa chambre, mort, une balle dans la tête.

Peut-être un jour, recevrai-je un coup de fil, une lettre, un signe...d'Ava.

# CONTRIBUTION N°10

## La Fourmi et la Cigale

*Frédéric Martinet*

Horreur! Voilà le mot, concentré, percutant,  
Expressif, signifiant, et vraiment maximal  
Pour exprimer l'horreur quand on est mécontent,  
Tant pour le genre humain que le monde animal.

Dame Fourmi, qui thésaurise, c'est bien connu,  
En ayant amassé une petite fortune,  
Rêvait, chez les insectes, d'être enfin reconnue,  
Admirée, respectée, en "Reine de la thune".

Améliorer son nid, en faire le décor,  
Accrocher sur les murs quelques œuvres "modernes",  
En rajouter un peu; en rajouter encore,  
Pour masquer de la terre cet aspect un peu terne.

Un miroir à l'entrée donnant de la lumière,  
Accrue à l'intérieur d'une jolie lanterne,  
Et voilà que son antre se prétend la première,  
La plus belle, la plus riche, la très chic, la moderne!

La fourmi est heureuse quand elle peut paraître!  
Et tant pis pour le kitsch, et pour le mauvais goût.  
Seule l'horreur de l'horreur peut révolter son être.  
L'horreur est la seule chose qu'elle n'accepte pas du tout.

Dame Cigale, artiste jusqu'au bout de ses ailes,  
Le long de ses élytres faites pour la musique,  
Et l'esprit vagabond un tantinet rebelle,



Se fait un point d'honneur de paraître comique,

De choquer et toujours être en contradiction.  
Son nid, c'est la nature habillée de trois feuilles,  
Choisies pour leur couleur, choix de prédilection.  
Elle n'y invite pas, mais au besoin accueille,

Pour montrer l'harmonie de son simple décor.  
La cigale a horreur du mode ostentatoire.  
- Si j'allais inviter la chétive pécore,  
Se dit Dame Fourmi, juste pour faire voir,

A ce pauvre déchet, qui semble avoir la gale,  
Combien il est heureux de vivre dans l'aisance.  
Elle envoie un carton à la pauvre cigale...  
... Laquelle, trop heureuse, fait acte de présence.

La fourmi, accueillante, montre son intérieur,  
Très fière d'exhiber l'ostensible richesse.  
Elle guette son avis, prend des airs supérieurs,  
Et se dit qu'à ses yeux elle est une princesse.

- Et bien ma belle amie, vraiment, que vous en semble?  
Avez-vous déjà vu tel cadre, telle beauté?  
- Ah! Puisqu'on est amies, que nous sommes ensemble,  
Je dois vous confesser mon sens, en vérité:

En voyant ce décor, vraiment je suis saisie!  
Je le dirai d'un mot: pour moi, c'est une ... horreur!  
La fourmi l'éconduit, meurtrie et cramoisie.  
Cette horreur de cigale est un porte-malheur!

La Cigale ressent qu'elle a été trop loin.  
Cette fois la fourmi voulait être gentille...  
- Je m'en vais, à mon tour, dans mon logis de foin,  
La prier de venir, en rangeant mes guenilles...

... - Et bien, Dame Fourmi, dites-moi tout de go,  
Que vous semble mon gîte? Est-il à votre goût,  
Et seriez-vous heureuse d'y danser le tango  
Tandis que je ferais ma musique tout mon saoul?

- Ah! Bon, pour tout vous dire, vraiment, foi d'animal,  
Je le trouve charmant, peut-être même "cosy".  
Il s'agit d'un décor que je dirais "primal",  
Une sorte de temple au dieu "Ecologie",

Un petit quelque chose, encore à l'état brut,  
Qui dénote un esprit sensible à la nature,  
Un esprit délicat dans un monde de brutes,  
Qui, comme sa musique, en permanence épure...

Connaissant vos manières et vos us et coutumes,  
Je conçois que pour vous ce soit le pur bonheur...  
... Mais... pour Noble Fourmi, en un mot je résume  
- Un mot dont j'ai horreur!- et c'est le mot: "Horreur"!

Ah! Oui?? Dit la cigale. Vous me faites horreur!  
Et je ressens très fort ce sentiment d'horreur,  
Car j'ai vraiment horreur... de l'horreur de l'horreur!  
Et bien! dit la fourmi, vous êtes dans l'erreur,  
Car j'ai pour vous servir une bien pire horreur:  
C'est l'horreur... de l'horreur de l'horreur de l'horreur!

### Moralité

N'allez pas proférant des jugements formels,  
Semant le doute, la peur, et même la terreur.  
Tel fait des plus curieux peut plaire à tel ou tel,  
Qui à d'autres pourtant fera vraiment horreur!  
A bien y réfléchir, il y a-t-il pire horreur  
Que d'inspirer l'horreur à qui en a horreur?

# CONTRIBUTION N°11

## Pathétique acharnement

*Marcel Cassou*

Cela faisait des lustres que la boîte à chaussures était en haut de l'étagère et cela faisait presque autant de lustres qu'il se promettait d'en trier le contenu et de jeter ce qui n'avait aucune raison d'être gardé. Debout sur la pointe des pieds il l'attrapa et la posa sur son bureau. Elle était couverte d'une fine couche de poussière, qu'il essuya doucement. Elle contenait des lettres, de vieilles lettres de copains en voyage alors qu'ils avaient une vingtaine d'années, des extraits de presse (comme l'entrée des chars russes à Budapest en 1956), quelques cartes postales, bref rien qui eût mérité de rester aussi longtemps dans l'attente d'une inspection rigoureuse. La dernière enveloppe, d'un rose un peu passé, ne portait aucune inscription. Elle n'évoquait en lui aucun souvenir, mais cependant il l'ouvrit. Le choc ! La photo de Greta, son professeur d'allemand lorsqu'il était déjà ingénieur, prise lors d'une promenade dans les bois, un après-midi de printemps. Elle était tout sourire et derrière elle avait écrit (il traduisit) : » A mon élève préféré avec un baiser plein de passion. »

Il sourit et les souvenirs remontèrent peu à peu en lui en vagues successives. Il n'avait pas oublié cette liaison, née doucement mais qui avait failli bouleverser sa vie. Il se revit chez lui avec Greta, le jour où il l'avait amenée sur son lit. Elle s'en était dégagée en lui disant : « Ehebruch im Ehebett ist Eheschande<sup>1</sup> ». Alors ils étaient partis chez elle, dans son petit studio, où elle n'avait eu que de tendres mots d'amour pour le prendre dans ses bras et le conduire au firmament.

---

<sup>1</sup> *Infidélité dans le lit conjugal est la honte du couple*

Cela n'avait pas duré, contre leur gré, car d'impérieuses raisons familiales l'avait obligée à regagner Francfort. Le temps passa, les lettres se firent plus rares. Lui voyagea beaucoup. Un jour ce fut, de part et d'autre, le silence.

Cette photo l'avait cependant touché au plus profond de lui-même. Un violent désir de revoir Greta s'empara de lui et, cessant tout classement, il se dépêcha d'aller sur un moteur de recherche pour tenter, par internet, de retrouver sa trace.

Mais au fait, quel nom inscrire ? Il opta pour son nom de jeune fille car il ignorait si elle s'était ou non mariée. La réponse fut immédiate. Il découvrit qu'elle avait publié une thèse au titre incompréhensible (pour lui) sur les avantages de la lumière dans les œuvres d'art. Il trouva les coordonnées de l'éditeur. Plutôt que de lui écrire, il demanda à une de ses amies, qui parlait couramment allemand, de lui téléphoner. Elle embobina si bien son interlocutrice qu'elle obtint tous les renseignements possibles : adresse, e-mail, téléphone...Greta vivait près de Munich, dans une petite ville où elle avait été professeur de français.

Via Facebook, il découvrit une photo où elle devait avoir trente ans. C'était bien elle. Mon Dieu, la serrer encore dans mes bras ! Mais que faire ? Pendant des jours et des nuits il échafauda de multiples approches, car il ne redoutait qu'une chose : se prendre une claque mémorable, qui aurait anéanti tout ce passé, si charmant, si brûlant, qui avait ressurgi en lui.

Finalement il se décida à écrire un message banal : « Un de mes amis m'a montré votre thèse. J'ai connu une Greta S. Serait-ce vous ? Le sujet étant proche de certaines de mes préoccupations actuelles, j'aurais certaines questions à vous poser. Je vous remercie d'avance pour votre réponse. »

Et il attendit.

La réponse, surprenante, arriva une semaine plus tard : « Tu ne sais pas mentir. Je suis dans un cybercafé à Joburgh, mais je rentre chez moi dans dix jours. Je ne répondrai à tes questions que si tu viens me les poser en direct. A bientôt, mon élève préféré ! »

Il en dansa de joie. Il se revit allongé sur son lit alors que, gavée d'amour, elle dormait doucement dans ses bras. Serait-ce possible de revivre de pareils moments ? de connaître à nouveau ces instants d'intense émotion où, les yeux dans les yeux, ils n'avaient besoin de rien dire tant leur amour était vrai et fusionnel. Il se souvenait très bien de cette petite tache de sang qu'elle avait sous l'oreille gauche et du cœur que, plus tard, elle s'était fait tatouer sous le sein avec leurs initiales.

Les dix jours n'en finissaient pas de passer. Dieu avait-il ralenti la grande horloge du temps pour que leurs retrouvailles n'en soient que plus ardentes ?

Il avait envoyé un simple mail : j'arriverai samedi après-midi. En fait il fut près de chez elle avec plusieurs heures d'avance. Le temps était sombre et, dans la lumière de son appartement, il voyait une seule et même ombre se déplacer derrière les fenêtres. Ce devait être elle. Elle avait bien la taille dont il se souvenait, mais semblait avoir un peu épaissi. Et lui ? n'avait-il pas aussi accumulé quelques kilos superflus ? Maintenant qu'il était là, il ne pouvait reculer. Il avait au moins vérifié dix fois qu'il y avait bien une sonnette, ainsi qu'une boîte aux lettres, qui ne portaient qu'un nom, le sien. Oh ma Greta ? pourquoi n'ai-je pas insisté pour te retrouver plus tôt ? qu'importe la vie que j'ai eue depuis ton départ et les femmes qui ont traversé mon existence, je crois, je suis sûr que notre destin était d'être ensemble. Il est temps, enfin, de se remettre sur les vrais rails et de poursuivre à nouveau ce que nous avons ébauché voilà si longtemps.

Ayant pris une longue inspiration, il sonna en tremblant. Elle ne demanda même pas qui était là et dit simplement : « Deuxième étage gauche, la porte est entrouverte ». L'ascenseur lui permit de respirer tranquillement. Il poussa la porte et la découvrit debout dans le couloir. Il vit son visage se figer et sur ses lèvres il lut : » Oh Schreck ! » tandis que lui-même n'eut à la bouche que la traduction du même mot en français : » Horreur ! ».

# CONTRIBUTION N°12

## La chambre 613

*Michel Catin*

1.

Les deux battants vitrés du hall coulissèrent et le couple entra dans l'hôtel, salué par le portier chamarré. Chambre 613 : le réceptionniste donna la clé au garçon d'étage qui les accompagna dans le dédale des escaliers ascenseurs paliers et longs corridors tamisés. Il les précéda dans l'antichambre, présenta les lieux, salon, chambre, salle de bains en marbre et sa balnéo, les robinets en cascade, les interrupteurs, la vue sur le parc, le balcon, les rideaux, toutes ces choses que font les garçons d'étage quand arrivent les voyageurs fatigués.

Il prit son pourboire et partit. Enfin seuls.

Ils passèrent un instant dehors à regarder les jardins soignés qu'un mur séparait de la grande ville et le métro aérien là-bas, au loin. Ils rentrèrent, fermèrent les rideaux, et ce qu'ils firent une fois la lumière éteinte ne nous regarde pas.

2.

Pendant qu'il dormait, elle s'était installée dans la salle de bains et avait rêvassé dans le bouillonnement de la balnéo jusqu'à trouver l'eau trop fraîche. Vêtue de Shalimar et d'un peignoir mais traînant derrière elle tout le luxe de la maison, elle était sortie dans le couloir et s'était posée, oiseau de nuit silencieux, dans le boudoir de l'étage où l'attendait une valise de vêtements de ville.

La sensation de froid le réveilla. L'éclairage nocturne de la façade se promenait en vagues dans la chambre avec les rideaux qui

bougeaient dans le courant d'air. Il fit le tour du lit et ferma la fenêtre avec difficulté, la crémone était dure il faudra le dire à la réception. Il se recoucha afin de redormir, agacé. Bon sang, c'était un balcon qu'il avait demandé, pas une fenêtre ouvrant à la française, et sans huile.

3.

La lumière restait gênante et il chercha son masque d'avion. Il trébucha contre le bidet du coin toilette dont il avait oublié la présence. Il se massa l'orteil endolori, et, avisant les rideaux flottants, entrepris de les caler derrière la chaise. Que faisait-il là, ce bidet ? C'était une salle de bains en marbre qu'il avait demandé, pas un coin-toilette. Bon sang, elle était derrière cette porte, il avait bien besoin d'une douche.

Il ouvrit et se trouva dans la pénombre du couloir. Son orteil lui faisait mal, l'ongle du petit doigt, le plus fragile, le plus vicieux. Il était bien au numéro 613, la plaque émaillée était lisible sous le commencement de rouille. Il rentra en boitillant. Il n'y avait pas d'autre porte, et dans la lumière crue des projecteurs les murs de la chambre apparaissaient nus comme au premier jour de bétonnage.

4.

Il s'avisa qu'elle n'était plus là, il était seul, elle qui faisait si bien les massages, qui savait si bien calmer la douleur, toujours présente aux moments difficiles.

Il ne savait par quelle question commencer. Qu'était devenue la fille, qu'était devenue la chambre, et cette lumière dehors, et ces murs et ce couloir ? Finalement il découvrit derrière le bidet le recoin formant douche et se fit couler l'eau bien glacée afin de finir de se réveiller. Il valait mieux qu'il l'eût voulue glacée, la douche, c'était la seule eau qui coulait du seul robinet sortant du mur. Bien ébroué, il fit un effort pour se souvenir.

La vérité est qu'il se souvenait très bien sans le moindre effort, bien réveillé et le regard clair. Mais ses souvenirs n'étaient pas raccord avec la situation d'après douche : comment surmonter la sensation d'être descendu d'un train en marche sans l'avoir su. Il se recoucha, autant reprendre la position initiale pour mieux y revenir. Il fit attention

au bidet, se fauflant dans l'étroit passage qui le séparait du lit. Si étroit ? Bon sang, il y avait bien une chaise avant, qui retenait le rideau.

Mais quel rideau ?

5.

Elle passa devant l'accueil, le pas résonant sur les dalles du hall, franchit la porte d'entrée que lui ouvrit l'homme en uniforme, et prit le long du mur. La porte se referma dans un grand écho de ferraille. Sa robe volait au vent frisquet de la nuit, et l'on devinait le santal et le musc. Arrivée à l'angle Nord Est, l'éclairage du bâtiment s'éteignit.

Il passait devant le carreau à ce même instant où le noir se fit, hormis une lueur pâlichonne apportée par le faite encore éclairé du mur d'enceinte, sécurité oblige. Il put regagner son lit dans un grincement et je crois bien qu'il s'endormit.

Pas longtemps. Il fallait agir, secouer cet éther glacial qui lui tombait sur les épaules comme une poussière de neige. Le téléphone, il lui fallait le téléphone. Il se leva d'un bond, soudain ragaillard et s'écrasa sur le mur qui touchait la banquette. Bon sang, il y avait au moins deux pas pour atteindre la porte, et non cet étranglement où il s'était coincé, étourdi.

6.

La lumière de la pièce semblait diffuse, comme dans un brouillard de jour, venant de toute part sans origine identifiable. Nulle lampe ni ampoule ni fenêtre, bon sang, la fenêtre là, juste là, crémone et carreau ; il voyait seulement les murs en béton qui comprimaient la banquette où il était allongé, sans la moindre ouverture. Pas de brouillard pourtant, tout était net et clinique sous son regard agité.

Pas de porte non plus, tout juste un oculus fermé, bon sang, et la salle de bain, l'antichambre d'autrefois ? Nul besoin d'être perspicace pour s'inquiéter, et il s'inquiétait, pour sûr. Evidemment, aucun téléphone ne traînait dans un coin, ni ailleurs.



Elle descendit le petit bout de rue pour retrouver l'éclairage public au carrefour en contrebas, et remonta la rue de la glacière jusqu'au boulevard encore désert à cette heure là de la nuit. Elle passa sous le métro aérien et continua en face, elle semblait connaître le quartier.

7.

La banquette ne faisait qu'un avec les murs, il avait juste la place de s'allonger, un peu sur le côté, tête et pieds touchant la paroi. Il ne pouvait pas se plier, les genoux venaient buter aussi contre le béton. Il avait renoncé à appeler, à tambouriner, à dégondrer : en peu de temps il y avait laissé ses muscles, ses poings, ses ongles, ses cordes vocales. Il se souvenait d'un truc qu'il avait lu il y a longtemps, une histoire de rétrécissement avec symbole et morale à la clé, tout ce qu'il déteste, le symbole et la morale.

Maintenant, il est obligé de forcer pour tourner la tête entre les parements, et il s'est mis sur le côté faute d'avoir assez de place pour sa largeur d'épaule, lui si fier de ses pectoraux à tablettes de chocolat assorties. Il commence à avoir du mal à respirer à fond. Il poussera encore un ou deux cris, sans conviction, histoire de ne pas lâcher prise, de ne pas avoir l'air. Histoire de s'entendre encore vivre.

Elle prend à droite dans le champ de l'alouette et marche quelques instants. Une librairie abandonnée laissait dormir sa décrépitude. Elle pousse la porte et entre, soulevant un nuage de poussière déposée là depuis des années. Quand il est dissipé, elle a disparu ; et flotte comme un parfum oriental.

8.

Le gardien de l'étage était surpris. Il ne trouvait pas la clé de la cellule 613 dans son lourd trousseau bringuebalant. Il appela son chef par l'interphone derrière la grille. L'autre ricana. Va la voir ta cellule et tu comprendras, imbécile. Il alla voir et comprit. Côté pair de l'étage, on passait du 612 au 614 et côté impair du 611 au 615.

Il remarqua une petite fissure à mi-distance des deux portes qu'il n'avait jamais vue, comme si le bâtiment avait joué.

# CONTRIBUTION N°13

## Le songe d'Athalie

*Jean-Jacques Maupetit*

C'est une grande pièce aux murs gris où de hautes fenêtres grillagées laissent passer une lueur pâle et triste, comme une vaine promesse de jour.

Pas un bruit. Puis le grincement d'une chaise que l'on repousse. L'homme s'est mis en mouvement.

Ses chaussures ferrées marquent le rythme de son pas. Il ne semble pas pressé. D'ailleurs personne ne peut s'échapper.

A cet instant, une goutte écarlate se forme au bout de la pointe d'acier. Au début ce n'est qu'une petite perle puis elle grossit, enfle, se nuance de vermillon. C'est maintenant une larme lourde et pleine. Elle commence à étirer le mince filet qui la relie à la pointe. Va-t-elle tomber ? Il ne faut pas, il faut à tout prix éviter cela. Surtout pas de trace.

Trop tard, elle est tombée. Elle est là, énorme.

Les pas se rapprochent inexorablement. Il a envie de se retourner. Peut-être n'est-ce qu'un rêve, un mauvais rêve. Mais non, il n'a pas besoin de le voir, il sent sa présence lourde et menaçante dans son dos.

Il s'est arrêté. Il semble qu'il retienne sa respiration. L'air s'alourdit, enfle, se tend, se distend. Quelque chose va exploser, ça ne peut plus durer.

– Horreur !

Le mot a fracturé le silence. D'abord le ho ! Comme un coup de poing au creux de l'estomac qui coupe la respiration puis le râle de la syllabe finale s'étirant en un gargouillis affreux.

Le rire éclate alors, sadique, déplacé. Marcel lève la tête et jette un regard terrorisé par-dessus son épaule et il la voit. Cette main énorme et velue portant un anneau d'acier à l'annuaire qui s'avance vers son visage.

Et la voix tonne à nouveau :

– Horreur avec un « R » ! Petit malheureux ! Tes tâches d'encre n'arrivent même plus à cacher tes fautes d'orthographe. Et pourtant dieu sait si elle est grosse celle-ci. Et à l'encre rouge s'il vous plait ! C'est irréparable ! Que dis-je ? Impardonnable !

Marcel n'écoute plus. Il sait que le plus dur est passé. Le maître va faire semblant de lui tirer l'oreille, va prendre la classe à témoin de sa « nullité crasse » puis va le jeter en pâture à l'hilarité servile de bon nombre de ses camarades, hilarité à laquelle le père Attali mettra fin en claquant d'un coup sec la règle de fer sur le bureau du coupable.

– Reprenons : « c'était pendant l'horreur d'une profonde nuit-point-à-la-ligne... »

A quelques rangées de là, Hector observe la scène avec la suffisance de ceux qui savent.

– ça n'a pas manqué : Marcel a fait sa grosse tâche d'encre journalière ! Passe encore pour la faute d'orthographe, il est indécrottable comme dit le maître. On n'y peut rien. Mais ne pas être capable d'écrire une page correctement c'est impardonnable. Et en plus il est sale.

Machinalement Hector redresse son buvard de telle façon que les bords soient bien parallèles à ceux du cahier. Il recentre sa règle au milieu du pupitre, se redresse sur la chaise, le dos bien calé au dossier, les deux pieds bien à plat et il contemple d'un air satisfait ses deux mains parfaitement propres, l'une posée sur le buvard et tenant délicatement le porte-plume entre le pouce et l'index et l'autre

retenant le bord d'une page déjà couverte d'une écriture fine et régulière emprisonnée entre lignes et interlignes.

Hector connaît la suite. Il l'attend avec un plaisir non dissimulé :

« Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange  
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,  
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux  
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux. »

Ça lui fait quelque chose...

Au fond de la classe Stanislas profite de l'intermède pour reculer sa chaise et la basculer en arrière. Il sait qu'à cette saison et à cette heure-ci, il peut attraper avec l'œil gauche le premier rayon de soleil de la matinée. Il le sait parce qu'il est redoublant.

C'est pourtant un élève volontaire qui ne rechigne pas devant l'effort. Mais comme l'avait souligné avec une pointe d'ironie le père Attali « à l'exception de la gymnastique, Stanislas a encore une belle marge de progression. Il est donc admis à retenter sa chance l'année prochaine ».

Lorsqu'il avait annoncé la nouvelle à son père, il avait essuyé les foudres d'une colère qui s'était conclue sur la sentence habituelle « si tu ne travailles pas davantage, tu finiras à la mine ! »

Bref, Stanislas redouble, ce qui comporte quand même certains avantages lorsque l'instituteur ronronne année après année sur la même partition. Et cet avantage peut s'avérer décisif dans une partie qui présente aujourd'hui, pour lui, un enjeu très particulier....

La dictée a repris.

... pour réparer des ans l'irréparable outrage. ...

Stan ricane

– si l'on pouvait réparer l'irréparable, je n'en serais pas là aujourd'hui !

Et il repense au jour funeste où, à vive allure et trahi par ses freins, il est entré à bicyclette dans la charcuterie du père de Marcel terminant sa course le front contre la vitre de l'étal dans un pathétique face à face avec une tête de veau aux oreilles persillées.

L'inventaire des dégâts fut rapide : rien du côté de la tête de veau, un début d'apoplexie sans conséquence sur celle du père de Marcel, par contre pour ce qui était de la roue avant de la bicyclette, c'était beaucoup plus grave. Si, vue de côté elle avait conservé une apparence à peu près circulaire, vue de face on voyait nettement se dessiner un huit.

« Irréparable » telle avait été la sentence définitive du père de Stanislas qui avait ajouté pour parer à une revendication qu'il sentait venir : « et je t'en achèterai une autre le jour où tu auras dix-huit en composition de dictée ! »

Mais Stanislas avait l'esprit de compétition et il s'était dit en lui-même – accroche toi mon Stan. Ce n'est pas gagné mais c'est jouable.

D'où cette application inhabituelle qui ne laisse pas de surprendre le père Attali.

La dictée est maintenant terminée. Le père Attali, comme l'appellent tous les élèves qui se sont succédé dans sa classe depuis maintenant près de trente-cinq ans, accorde quelques minutes aux enfants pour relire une dernière fois leur composition.

Le silence est revenu. Le soleil fait une belle apparition et tiédit l'atmosphère studieuse de la classe. Le regard du père Attali s'égaré dans un rayon qui éclaire son bureau et où danse la poussière de craie. La somnolence le gagne et dans un demi-sommeil il lui semble voir grandir les enfants :

Le petit Marcel a repris la charcuterie de son père. Il le voit dans le petit magasin dont le sol est toujours couvert de sciure, ceint d'un tablier taché de sang en train de couper des parts de boudins.

Hector au regard sévère a revêtu la robe du juge. Il incarne l'ordre et l'autorité et fait peser les rigueurs de la loi sur ceux qui l'ont bafouée.

Quant à Stanislas, en short vert sur la pelouse du grand stade il salue la foule qui l'ovationne au soir d'une finale de coupe d'Europe.

Tel était le songe d'Attali.

J'étais dans la classe ce jour - là. Je ne sais pas si le père Attali est toujours de ce monde mais je peux vous donner quelques nouvelles de mes camarades.

Marcel commence à être reconnu dans le milieu du cinéma d'épouvante et les critiques ont salué son dernier film sélectionné au festival d'Avoriaz : « dans l'horreur d'une profonde nuit »

Hector est pensionnaire de longue durée dans un établissement pénitentiaire renommé où il est entré après avoir fait subir d'irréparables outrages à son épouse qui s'obstinait à ne pas vouloir faire le lit conjugal au carré.

Stanislas est heureux. Il partage son temps entre sa passion pour le foot et son commerce dont le slogan publicitaire s'affiche sur tous les murs de la ville

**STAN -SERVICES : POUR REPARER L'IRREPARABLE.**

# CONTRIBUTION N°14

## Le Glinglo

*Philippe Voyer*

Papa et moi étions arrivés tard à la maison. Maman nous avait attendus et tout de suite je la sentis tendue, inquiète même de cette affaire. Après avoir conduit Papa à sa chambre, j'essayai donc de lui expliquer clairement les derniers développements et comment je voyais la suite. Papa n'allait pas bien, des voisins d'Hendaye m'en avaient alerté: il ne semblait plus avoir d'heures, il paraissait souvent perdu et ne disait plus bonjour, son habillement était «moins soigné» (cela honnêtement m'était indifférent mais c'était important pour elle) et toute son allure semblait bizarre. J'avais donc décidé qu'il ne pouvait rester seul plus longtemps là-bas. J'avais appelé un ami médecin de Toulouse . Il m'avait proposé de lui faire un check-up à l'hôpital, ils regarderaient tout ce qui était important en particulier la neurologie. Et donc voilà, j'étais allé à Hendaye plus tôt dans la journée, j'avais retrouvé Papa et fermé la maison, j'avais vu les voisins et les avais remerciés, j'avais appelé la femme de ménage et demandé qu'elle vienne faire le nettoyage pour la grande fermeture de l'hiver, et nous avons pris la route de Toulouse. On avait rendez-vous le lendemain à Purpan, ils en avaient pour 2 ou 3 jours. Après ? On verrait bien, pour le moment on ne pouvait rien dire.

J'avais été dans l'action depuis 24 heures, et j'étais plutôt content de mon plan et de l'exécution jusque-là. Visiblement, il fallait gérer aussi son inquiétude à elle. Ces explications devraient la rassurer un peu, franchement je ne voyais pas ce qu'on aurait pu faire de plus. J'eus l'impression que oui, cela allait mieux, j'allai m'asseoir à la table familiale de la salle à manger, elle me proposa un peu se soupe, et l'on parla d'autres choses, de sa santé à elle, de la famille, de mon boulot à Bordeaux, de Claire et des enfants, petite routine des retrouvailles après 2 mois d'éloignement. Je me relâchai un peu, de toute la tension que j'avais accumulée ce jour. Elle demanda : « et

ton père, il n'a pas un peu faim ?». Je trouvai curieux qu'elle n'aille pas lui demander, mais je lui expliquai ce que j'en pensais : on avait mangé un morceau en route, et en fait pour le reste Papa n'avait fait que dormir dans la voiture, il semblait avoir beaucoup de sommeil en retard. Il valait mieux qu'il dorme, car le lendemain serait une longue journée pour lui. «Voilà, moi aussi je suis fatigué, je vais me coucher » lui ai-je dit et je l'ai embrassée. Je suis allé frapper à la porte de Papa, et lui ai demandé si tout allait bien. « Ouais,ouais » a-t-il crié au travers la porte. Il grommelait souvent comme cela, et cela signifiait qu'il fallait que je m'occupe de mes affaires à moi et que je le laisse tranquille.

Dans la nuit, vers 4 heures du matin, Maman est venue me réveiller. Elle n'arrivait pas à dire vraiment ce qu'il se passait, juste « va voir ton père », par là en montrant la porte des WC. Je trouvais Papa complètement nu, endormi assis sur la cuvette des WC. Je n'ai jamais su combien de temps il était resté là : sans doute depuis le début de la nuit, la procédure du coucher avait dû complètement dérailler. Je l'ai secoué un peu, lui ai parlé, et il s'est un peu réveillé mais il était incohérent. Je l'ai pris alors dans mes bras pour le lever, il s'est appuyé tout contre moi pour marcher jusqu'à sa chambre. Il s'est assis sur le lit, et là dans la lumière de la chambre, j'ai vu son pauvre corps de vieillard, ses épaules tombantes, sa maigreur, sa peau livide, marbré par endroits, sa pilosité grisâtre. Je n'avais pas vu son corps depuis au moins 20 ans, lorsque nous baignions ensemble dans les vagues de Biarritz. Mais cette nuit-là ce n'était plus le même corps que je découvris. Je l'aidai à mettre son pyjama, puis à se coucher bien au fond de son lit, ma tête encore toute proche de sa poitrine. Je l'ai bordé et il s'est endormi tout de suite.

Pas moi. L'image de son corps, de ces pendouillements de peau, de son pauvre sexe, me tournait dans la tête et je ne m'endormis pas. Puis un mot, juste un mot, m'est revenu en mémoire : «le Glinglo », c'était comme cela que Papa appelait mon petit sexe d'enfant lorsqu'il me baignait. Curieusement ce mot, presque oublié depuis 40 ans est ressorti tout seul de très loin, juste ce matin là. Alors je n'ai plus vraiment pensé à son corps à lui, mais plutôt à la proximité de nos 2 corps, à ces contacts qu'il avait fallu avoir pour accomplir les gestes simples de la vie. Et j'ai repensé aussi qu'il n'avait plus grommelé cette nuit, qu'il avait simplement accepté l'aide et s'était ainsi, sans doute, retrouvé délesté de ces soucis insolubles du quotidien devenu



trop difficile. Un grand calme a pris la place en moi de l'inquiétude et de la tristesse. L'esprit partait, il avait besoin de moi, j'allais être avec lui, comme il avait été avec moi lorsque j'étais enfant. Bien sûr il faudrait voir les détails pratiques de tout cela, mais il n'y avait pas d'hésitations sur la voie à suivre. Je me suis endormi, presque serein.

Le matin j'ai aidé de nouveau Papa à s'habiller et à prendre son petit déjeuner, et je savais déjà mieux m'y prendre. Nous allions partir pour l'hôpital lorsque Maman est venue et m'a pris à part. Il fallait absolument qu'elle me dise quelque chose : «ton père, il ne pourra pas revenir ici, je ne le supporterai pas ». J'avais retrouvé mon père cette nuit-là en quelque sorte, en une proximité vitale, mais elle, elle avait perdu son mari. Il n'est jamais revenu habiter la maison. Il est ailleurs, et moi je suis plus souvent avec lui.

# CONTRIBUTION N°15

## Horreur !

*Daniel Temam*

La journée a bien commencé. C'est un samedi. Pour une fois, Thomas et Hélène se sont décidés à aller au cinéma. Il faut dire qu'une copie restaurée du *Mécano de la Générale* vient de sortir, et que Thomas ne veut la manquer sous aucun prétexte. Hélène n'a vu aucun des films Buster Keaton, et n'est pas très tentée, mais elle accepte de suivre son compagnon. En sortant, elle lui prend le bras et lui dit :

- J'ai eu raison de t'accompagner. J'ai bien aimé.

Elle ajoute, un peu perfidement :

– Je comprends que tu apprécies particulièrement Buster Keaton. Il y a peu de lui dans ton impassibilité permanente.

Thomas se tourne vers elle. Mais, avant qu'il ne proteste, elle corrige :

– ... apparente, je sais, et pas tout à fait permanente.

Le hasard fait que le cinéma n'est pas loin de l'immeuble où a débuté, un an plus tôt, leur vie commune : quelques mois dans une chambre de bonne, au septième étage sans ascenseur, pendant qu'ils terminaient leurs études. Sur le même palier vivait Catherine, une dame assez âgée, avec qui ils avaient eu plusieurs fois l'occasion de discuter. D'un optimisme à toute épreuve, elle semblait s'accommoder de son logement bien modeste, des sept étages à monter. Elle vivait, selon ses dires, depuis 30 ans dans « son septième ».

En sortant du cinéma, ils jettent l'un et l'autre un regard vers la porte de l'immeuble, puis se regardent en souriant.

- Je vois que nous avons eu la même idée, constate avec plaisir Thomas.
- Allons-y, acquiesce Hélène.

Le code d'entrée n'a pas changé depuis leur départ, et ils peuvent pénétrer dans l'immeuble. Ils commencent ensuite à grimper les étages en silence. Puis Hélène rompt le silence :

- Te rappelles-tu le jour où notre voisine, voyant notre porte entre-ouverte, en avait profité pour jeter un coup d'œil dans notre chambre ?
- Oui, je me souviens qu'elle avait remarqué, non sans malice : « Je vois qu'il n'y a toujours qu'un lit à une place ».
- Mais elle n'avait pas manqué ensuite de s'excuser de son accès de curiosité.

Arrivés au septième étage, ils frappent à sa porte. N'obtenant pas de réponse, ils insistent, jusqu'à entendre ce qui leur semble être un faible gémissement. Hélène s'écrit alors :

- Il faut entrer, voir ce qui se passe.
- Ils secouent la porte, en vain, elle est fermée à clef. Une seule solution, faire appel aux pompiers. Pendant qu'ils les attendent, Thomas et Hélène restent muets. Thomas arpente nerveusement le couloir, tandis qu'Hélène reste immobile, la tête baissée, comme pour contempler ses chaussures.

Les pompiers arrivent rapidement. Ayant compris la situation, ils enfoncent la porte. Thomas et Hélène pénètrent dans la chambre derrière eux. Ils aperçoivent leur voisine, allongée tout habillée sur son lit, visiblement dans un état d'épuisement avancé. Elle semble avoir vieilli de 20 ans. Elle regarde droit devant elle, sans même tourner la tête vers les nouveaux arrivants. L'évier est rempli de vaisselle pas lavée, la table couverte d'assiettes à moitié remplies, trois livres sont posés par terre près de la bibliothèque, l'un d'eux encore ouverts. Des vêtements traînent par terre. Le beau tapis persan est couvert de poussière.

- Quelle horreur !, soupire Thomas. Elle qui était toujours si vaillante. Et sa chambre, sale et en désordre, elle qui la tenait toujours impeccablement.
- Oui, c'est vraiment horrible !, ajoute Hélène.

Ils s'approchent d'elle :

- C'est Thomas et Hélène, nous sommes venus vous voir.

Catherine tourne alors difficilement la tête vers eux, esquisse un sourire, et murmure :

- J'ai soif.

Thomas va chercher un verre, le remplit d'eau. Il soulève Catherine, difficilement, et lui donne lentement à boire. Apercevant un paquet de madeleines sur une table, Hélène l'ouvre et, bien qu'elles soient complètement rassies, en tend une à Catherine, qui la saisit et leur confie :

- Cela fait plus d'une journée que je n'ai rien bu, rien mangé. Hier matin, je suis tombée, j'ai dû me fêler une côte. Je ne peux plus bouger, cela me fait trop mal. Mon téléphone est un peu trop loin, je ne peux pas le saisir. Heureusement, vous êtes venus.

Avant que Thomas et Hélène trouvent quelque chose à répondre, un des pompiers annonce :

- Il faut la transporter à l'hôpital.

Catherine esquisse un geste, comme pour dire « ce n'est pas la peine ». Mais les pompiers n'en tiennent pas compte. Hélène leur demande dans quel hôpital ils vont l'emmener, puis elle quitte la chambre avec Thomas.

Le lendemain, après une promenade dominicale, Thomas et Hélène se rendent à cet hôpital. Arrivés à l'accueil, ils demandent :

- Nous voudrions voir Mme Gutrie.
- Dans quel service ?

Hélène répond :

- Nous l’ignorons.

L’hôtesse pianote d’un air las sur le clavier de son ordinateur.

- Médecine générale. Quatrième étage, par l’ascenseur sur votre droite.

Thomas et Hélène s’y rendent. Ils interrogent l’infirmière à l’accueil.

- Chambre 412.

En entrant, il découvre Catherine allongée sur son lit, encore amaigrie. En les entendant, elle esquisse un sourire. Hélène lui demande :

- Alors, comment allez-vous ?
- Pas très bien. Ou plutôt très mal. Je n’en ai plus pour longtemps. Mais, puisque vous avez été assez gentils pour venir me voir, je vais vous demander quelque chose. Mais mes deux derniers amis encore en vie, un couple, se sont suicidés ensemble il y a 10 jours. Personne ne viendra à mon enterrement, sauf si vous acceptez de le faire.

Puis, comme épuisée par l’effort que lui ont demandé ses dernières paroles, elle ferme les yeux et s’endort.

Thomas et Hélène ne savent pas quoi faire. Ils se disent qu’ils devraient aider leur voisine à retrouver le moral. Mais que faire ? Ils se souviennent d’un homme et d’une femme qui étaient venus la voir un jour. Des gens de son âge, qui étaient arrivés tout essouffés après avoir monté les sept étages. C’est eux, sans doute, qui avaient mis fin à leurs jours peu de temps auparavant.

Avant de partir, ils laissent leurs numéros de téléphone à l’infirmière, en lui disant de le donner à Catherine. Deux jours plus tard, Thomas reçoit un appel de l’hôpital, mais c’est l’infirmière, qui lui apprend que Madame Gutrie est décédée. Sur sa demande, elle lui dit qu’elle doit être enterrée le lendemain, en fin de matinée.

Le lendemain matin, Thomas et Hélène se rendent à l'hôpital pour assister à la levée du corps et à l'enterrement.

Ils constatent, sans surprise, que personne d'autre n'est là. Quand ils arrivent au cimetière, il bruine, le temps est froid, comme pour ajouter à leur chagrin.

- Un enterrement avec seulement deux personnes. Je crois que c'est l'une des choses les plus horribles qui puissent exister, constate Thomas.
- Oui, j'ai déjà assisté à d'autres enterrements, de personnes plus proches de moi. Mais, il y avait du monde, cela rendait les choses moins pénibles. Deux personnes seulement, c'est vraiment l'horreur.
- Nous aurions dû l'aider davantage. Son optimisme permanent nous a trompés.

Thomas et Hélène restent longtemps silencieux. Puis le soleil perce les nuages, et Thomas ajoute :

- Ne soyons pas si tristes. Les derniers jours de sa vie ont été terribles, mais sa vie elle-même a dû être assez heureuse. Rappelle-toi, elle était toujours pleine de vie quand nous passions lui dire bonjour.
- Tu as raison. C'est le souvenir de nous garderons d'elle.

# CONTRIBUTION N°16

## La Salsa du Démon

*Olivia Christophe*

La journée avait pourtant bien commencé : je n'avais pas remis mon réveil hertzien à plus tard plus de six fois, j'étais tombée dans le sommeil la veille après un bon polar et ne m'étais pas réveillée plus de quatre fois dans la nuit. Il me restait des fruits encore mangeables et du fromage blanc sans moisissure en quantité suffisante pour un bol de céréales. Et un coup d'œil à la fenêtre m'avait annoncé le miracle de ce mois de janvier : du soleil à Paris avec en sus l'espoir d'un thermomètre positif.

Ca partait plutôt pas mal.

En tout cas jusqu'à ce que je consulte mon profil Facebook où un ami névrosé des années 70 avait posté une chanson que nous avons tous sifflotée au moins une fois dans un mariage : *la Salsa du Démon*. Je ne sais pas pourquoi j'ai cliqué sur « play ». Peut-être que la DLC du fromage blanc était plus reculée que ce que je croyais. Peut-être qu'un lutin défoncé au PCP avait uriné sur mes fruits (expliquant l'absence de moisissure). Peut-être que Satan lui-même m'avait susurré des ordres subliminaux cette nuit. Ou peut-être avais-je tout simplement succombé à un accès de nostalgie primaire dont il faudra que je parle à mon psy.

Toujours est-il que j'ai écouté. Tous mes réveillons au ski avec papa en costume en velours et maman en jupe-culotte me sont revenus dans les dents : chaussée de lunettes anti-strabisme et de Kickers en 31, je remuais mes couettes avec un vieux d'au moins huit ans et j'avais l'impression que c'était la java du siècle. Mais si ça se trouve, il était 21h30.

Alors que j'avais déjà enchaîné sur « Tata Yoyo » dans ma tête, le morceau s'est arrêté. J'étais bien en 2011, je n'avais plus de couettes mais un brushing et mes Kickers avaient laissé place à des escarpins que j'aurais aimé être estampillés Louboutin.

Mais j'avais ramené la *Salsa* avec moi et je pressentais qu'elle allait élire résidence dans ma tête comme une colonie d'amibes dans un intestin occidental, comme le Fisc chez un contribuable dénoncé, comme un commercial IBM sur le dos d'un grossiste en fin de trimestre. L'expression exacte étant : se taper l'incruste.

Mes talons aiguilles et moi sommes montés dans ma voiture avec Vampirella (et gare à ceux qui ne l'aiment pas) et je me suis précipitée sur l'autoradio afin d'y trouver de quoi faire diversion, direction Inter plutôt que Rires et Chansons : la probabilité de tomber dessus étant proche de celle de voir débarquer Mickey Rourke (jeune) à mon prochain dîner, soulever 200 kg en développé couché ou rigoler à une blague de Jean Roucas.

Je n'avais pas roulé dix mètres lorsqu'*Elle* est revenue danser la gigue. J'ai instinctivement monté le son, sauf que la pollution sonore ne venait pas de moi mais du poste lui-même : *La salsa du démon* sur Inter ? J'aurais du parier sur le développé couché : la grève d'une certaine catégorie de personnel de Radio France empêchait la diffusion des programmes habituels, remplacés par quelque compilation douteuse.

Arrivée chez mon client, l'affaire semblait s'être calmée. Oh j'avais bien des « *Ouiiii, je suis Belzébuth* » qui faisaient irruption en plein milieu de ma présentation, mais, grâce à une matière grise obligée de donner le change à ses interlocuteurs, j'ai réussi quelques diversions.

Hélas, une fois la matinée écoulée, alors que je me retrouvais libre de tout dialogue professionnel, mes talons aiguilles et moi avons retrouvé Belzébuth, Vampirella et la Sorcière dans la voiture. Aussi concentrée que Bruel en finale du WW Poker Tour à Vegas, j'y ai réglé la fréquence sur Radio Notre Dame : si la *Salsa du Démon* arrivait jusqu'aux platines de cette dernière, je voulais bien me faire appeler Bouboulina jusqu'à la fin de mes jours.



Las, la voix douceuse du présentateur comme le contenu de l'émission m'ont rapidement détournée de la fréquence, laissant la sorcière et ses idées sordides s'infiltrer à nouveau en moi.

« Ca commence à me chauffer, cette histoire ».

Soit. Mais pas une idée ne me venait quant à la façon de déloger ce *satané* refrain et je ne voyais pas comment j'allais m'en sortir, si possible avant de demander à voir la dernière collection de camisoles de l'hôpital Sainte-Anne, me manger un œil, m'allonger sous une moissonneuse batteuse (en marche) ou réinstaller Windows sur mon PC.

Je regardais la mode d'hiver dans les vitrines, pensais à ma dose de frappuccino du Starbucks, balançais un coup de pied dans un King Charles qui attendait son maître devant une boucherie et optais finalement pour un film à tendance comédie musicale. Ca tombait plus bien : *Un Monstre à Paris* était projeté à quelques pas de là.

Quatre-vingt dix minutes du souffle de Vanessa Paradis plus tard, je sortais du cinéma, l'esprit plus tranquille qu'en y entrant et collais une tarte à un petit qui sortait des toilettes. Mais ça ne résolvait pas pour autant mon problème de cohabitation qu'aucun président de la Vème République n'aurait souhaité à son pire opposant.

Je suis rentrée chez moi. « *Venez-là mes petits amis...* » On y était. Et quelle que soit la playlist au Bal des Vampires, j'étais bien décidée à ne plus me laisser envahir longtemps.

Quel était mon planning demain ? Ah oui, une plaquette à finir pour Altutransen, l'expert du consulting en architectures informatiques externalisées en mode SaaS, des textes à figoler pour [www.monhotelcestleplusbeau.com](http://www.monhotelcestleplusbeau.com) qui ne serait sûrement pas content de la virgule au troisième paragraphe et opérerait, au final, pour la première version, celle d'il y a six mois. Ou peut-être pas. Mouais. Autant parier sur l'amour libre en Iran.

Après moult recherches sur Internet et des courses nécessitées par icelles, j'ai empaqueté mes affaires et soigneusement préparé ma tenue du lendemain, histoire d'éviter un inéluctable « *Je n'ai rien à me mettre* » devant des armoires dégueulant toutes les collections

Zadig et Comptoir de ces quatre dernières années : la journée s'annonçait longue et je n'avais pas de temps à perdre avec ces conneries.

Huit heures de sommeil plus tard, comme prévu, *Elle* était toujours là.

Je suis partie de chez moi, décidée à régler son compte à tout l'Orchestre du Splendid. J'ai sonné chez mon voisin, à qui je n'ai pas laissé le temps de dire ni *ouf* ni quoi que ce soit en lui plantant mon couteau à sushis dans le ventre. Un modèle japonais en céramique particulièrement aiguisé acheté en soldes sur [www.venteprivée.fr](http://www.venteprivée.fr) que j'ai soigneusement essuyé pendant que je me dirigeais vers le hall, pestant contre mes clés de voiture momentanément égarées, encore.

Grâce à un Paris qui dormait toujours, je me rapprochais rapidement de mon but. J'ai même pu faire un crochet sur une vieille dame qui traînait chien et caddie sur les clous.

J'ai garé mon auto près du Champ de Mars sur une place autorisée aussi improbable qu'un taxi un soir de réveillon et, arrivée à la Tour Eiffel, j'ai emprunté l'ascenseur du pilier Sud.

Sortie de la cabine, dont je laissais les premiers occupants allongés dans leur sang, j'ai filé vers les niveaux supérieurs pour accéder sans trop d'encombre à l'antenne. J'ai sorti mon matériel avec un brouhaha émanant d'en bas dont j'avais du mal à faire abstraction. Et entre la Salsa devenue maintenant insupportable et tout ce remue-ménage, brancher les fils devenait compliqué.

Mais j'y suis arrivée et au moment d'appuyer sur le bouton, j'ai souri en pensant que dans un instant, ni *la Salsa du Démon* ni aucune autre chanson n'allait pourrir le réveil de parisiens pendant au moins quelques minutes.

*Horreur, malheur.*

## CONTRIBUTION N°17

**Dis-moi mon beau miroir !**

*Daniel Bonnici*

Horreur ! Ô douloureuse réalité !  
Quel est donc ce visage si repoussant dans ce miroir contemplé ?  
Ce visage qui fit l'objet de tant d'attention, en cet instant brutalement enlaidi,  
Œuvre de tant de jours en un jour effacée.  
Horreur et consternation ! Faudra-t-il désormais vivre dans la honte ?

Aglaé, cheveux ébouriffés, reste immobile dans la salle de bains familiale.  
Dans son pyjama rose, elle frissonne d'effroi et ses jolis yeux bleus traduisent son désarroi.  
Qu'a-t-elle donc vu pour être dans cet état ?

Ô rage, ô adolescence ennemie ! Aglaé, qui vient du grec ancien, Aglaïa « rayonnante de beauté », a chu de son trône doré : là, sur son nez aquilin une masse rougeâtre vient de surgir, infâme protubérance en son tarin perché qui las d'attirer les regards flatteurs, soulèvera tantôt quolibets et railleries.  
Elle imagine déjà : » Qu'est-ce donc ce soulèvement, un roc, un pic ?  
Aglaé, si j'avais un tel nez, il me faudrait sur-le-champ l'amputer...  
L'éruption du Vésuve est-elle imminente ? »  
Aglaé semble du reste pétrifiée.  
Devant elle, eaux précieuses et crèmes de jour ont perdu de leur prestance tandis que vernis et mascaras n'ont qu'à retourner au placard.  
Aglaé n'est pas décontenancée, elle est abattue et désespérée.  
Comment affronter les regards, autrefois amis, à présent chargés de mépris ?

Ses pensées vont alors vers Théophile, le dandy de sa classe...

Ô Théophile ! Arrogance et fierté sont ses attributs qu'il utilise pour balayer d'un geste rageur sa crinière frontale.

Il a le verbe haut et le port altier Théophile. C'est que visiblement, rien ne semble l'impressionner. « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ! » - oderint, dum metuant - pourrait être sa devise. Ses yeux sont d'ailleurs animés d'une flamme belliqueuse qui aurait pu faire de lui dans d'autres temps et sous d'autres cieux, un chevalier épique.

Intelligent avec ça ! Il est le premier de sa classe sans toutefois paraître un fervent de l'étude. Non, avec Théophile, tout semble aisé : il est sûr de lui, sait se faire entendre, comprend vite et a toujours la solution ! Alors, dans la classe, beaucoup voudraient gagner un peu de son estime en devenant son ami. Et les filles se prennent à rêver d'une aventure avec Théophile...

Aglagé en est particulièrement éprise depuis lundi dernier : leurs regards se croisèrent alors qu'ils sortaient d'un cours de physique. Il lui sourit et en gentleman bienveillant, lui dit d'une voix suave : « Passe, je t'en prie ! »

Aglagé, entièrement éblouie par l'intensité de ses yeux bruns et de son sourire enjôleur, se sentit fléchir sur ses deux jambes. Elle rougit légèrement, balbutia quelques mots et franchit la porte de la classe, le cœur à la renverse.

Depuis, sa vie en est transformée. Vingt fois par jour, elle interroge le miroir pour vérifier l'aplomb de son apparence. Elle cultive avec véracité son charme et son regard, étudie avec soin ses tenues et maquillage, scrute avec application chaque centimètre carré de son visage. Elle se doit d'être la plus jolie, la plus attrayante. Elle accapare la salle de bains dès que possible, n'est plus attentive à ce qu'enseignent ses professeurs et le chocolat qui comblait sa gourmandise ne lui fait plus envie. Le soir, elle retrouve Marylin, son idole. Bouche sensuelle et fourrure noire sur un décolleté plongeant, elle illumine de son panache un des murs de sa chambre. Alors Aglaé se met à chanter et à danser avec elle : " I wanna be loved by you, just you and nobody else but you. Pooh pooh bee do". Elle rêve de mousseline légère et de fourrure moelleuse, d'escarpins audacieux et de bijoux luxueux ! Et puis elle pense à Théophile...

Hélas, trois fois hélas ! La star ce matin est boutonneuse ! Il lui semble que tous ses efforts pour être irréprochable n'ont servi à rien. Il lui faudra désormais compter chaque matin les nouvelles éclosions de ce terrible fléau nommé acné. Elle n'est plus jolie, elle est ridiculement moche !

Elle est toujours immobile devant le miroir de la salle de bain quand elle entend sa mère l'appeler en bas de l'escalier. L'horloge a sonné onze heures et il est temps qu'Aglaé vienne prendre son petit déjeuner.

« M'ouais, j'arrive ! » dit-elle avec lassitude et nonchalance.

Elle sait déjà que sa mère va lui reprocher de lambiner le matin et de passer trop de temps dans la salle de bains. Elle sait aussi qu'elle prêterait très peu attention à ce qui la tourmente puisque ses parents ont mille autres préoccupations bien plus importantes...

Qu'il est douloureux d'être ainsi isolée du monde, incomprise par sa famille, chamboulée par un apollon et hideusement couverte d'acné ! L'air sombre, elle commence à descendre mollement l'escalier, vêtue de son pyjama rose et de ses chaussettes.

Cet escalier est l'élément remarquable de la maison : de facture classique, il a été réalisé avec talent par un ébéniste, ami de la famille. La mère d'Aglaé en est fière ; elle l'entretient avec soin, le cire et le lustre régulièrement ce qui a l'inconvénient de le rendre un peu glissant.

Aglaé, dont le niveau du moral se situe à peu près à la hauteur de ses chaussettes retroussées sur ses chevilles, glisse sur une des marches. Sa jambe droite part alors en avant, tandis qu'elle essaye de se rattraper à la rampe sans succès. Son corps bascule sur le côté et dévale ainsi le reste de l'escalier pour finir sa course sur le carrelage, la tête contre le poteau en chêne massif !

« Aglaé ! » crie la mère affolée. Aglaé ne répond pas.

La mère se précipite auprès du corps de sa fille, immobile sur le sol. Elle a le visage tuméfié, son nez est rouge et gonflé. Un mince filet de sang coule de ses narines.

« Parle-moi Aglaé ! Ou as-tu mal ? » L'absence de réponse l'affole un peu plus et elle décide d'appeler les pompiers.

Alors les lèvres s'ouvrent légèrement et une toute petite voix surgit de ce corps blessé.

« Maman ! »

Quelques instants plus tard, Aglaé est aux urgences.

Le verdict est tombé : fracture du nez avec déviation de la cloison nasale.

Elle ressortira de l'hôpital le lendemain avec le nez plâtré, une joue bleutée et une grosse bosse sur le front.

La reine de beauté n'est plus.

La psyché lui réfléchit une sorte « d'elephant woman » ou de Quasimodo version fille. Le Vésuve n'était rien face à ce vaste massif enneigé dans lequel deux petits lacs bleus se sont remplis de détresse.

Dans ce décor de montagne, elle s'imagine être une marmotte vêtue d'une épaisse fourrure qui irait se cacher dans une large caverne où elle dormirait pendant de longs mois. En effet, Aglaé n'est plus en mesure d'affronter les regards d'autrui ; elle n'est plus ridicule, elle est devenue honteuse.

Sa mère l'a pourtant réconfortée en lui disant que tout cela n'allait pas durer. Elle lui a aussi parlé de beauté intérieure...

Ces mots résonnent encore en elle et produisent de manière insoupçonnée une sensation finalement agréable et apaisante qui chasserait presque en cet instant, le sentiment de honte.

Vautrée dans un fauteuil Louis XV -tapissé par un brillant artisan, ami de la famille- elle écoute un prélude de Bach en buvant un thé aux fruits rouges.

Chut ! Aglaé médite.

Mais soudain, on sonne à la porte... Quelle surprise !

« Bonjour Aglaé ! Excuse-moi de te déranger » dit le visiteur l'air un peu gêné. « Je t'amène les cours d'aujourd'hui ; si tu veux, on pourra les travailler ensemble. »

Aglaé, sidérée, reste sans voix. Mais derrière son plâtre se sont allumés des flambeaux crépitant de joie qui illuminent son regard.

« Merci Théophile. A demain ! » dit-elle enfin.

# CONTRIBUTION N°18

## Presque Belle

*Olivier Collau*

Ils l'ont baptisée Horreur. C'est moche.

Elle surprend leur conversation, alors même qu'ils ne font aucun effort pour étouffer leurs propos injurieux. Ils ne daignent pas se donner cette peine. Aussi bêtes que méchants, pense-t-elle en les observant.

Horreur ? Quel manque d'imagination ! Le jeu de mots ne vaut pas lourd. On lui a déjà fait des dizaines de fois. Il lui en faut plus pour la secouer : avec le temps elle s'est endurcie. Question de survie.

L'un d'entre eux remarque qu'elle les dévisage, il fait signe aux autres et les messes basses se tarissent au fond de la classe. Elle voudrait leur asséner leurs quatre vérités, leur rentrer dedans de toutes ses maigres forces, les faire voler en éclats, leur faire mal. Mais d'une part elle ne s'en sent pas le courage, et d'autre part elle a compris que l'indifférence restait le plus noble des mépris. Alors elle les assassine du regard, comme elle sait si bien le faire, et une fois que tous ont baissé les yeux, tourne la tête et tâche de les oublier.

Aurore n'aime pas les garçons de sa classe. Des petits bourgeois immatures, qui passent leur temps à faire les malins et ricaner comme des hyènes. Quelle bonne idée ses parents ont-ils eue de la mettre dans ce lycée privé ! Mis à part Esteban, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. Chaque journée exhibe un affligeant concours de gamineries. Ils s'insultent, se poussent, se tapent. Et ils se moquent d'elle. De plus en plus, d'ailleurs : elle en est bien consciente. Même si elle ne veut pas se l'avouer elle en souffre. C'est dur de tenir bon, seule contre tous. Car Aurore n'a pas vraiment

d'ami. La faute à son physique, la faute aussi à son refus de s'ouvrir aux autres, de peur qu'un jour on la laisse tomber. C'est déjà arrivé tant de fois par le passé ! Souvent elle y a cru ; toujours elle s'en est voulu. Les gens ne font pas de cadeau. Qu'à cela ne tienne, elle non plus. D'autant plus que bientôt tous vont se mettre à l'appeler Horreur. Comme une trainée de poudre, ça va faire. Elle baisse la tête dans ses bras, le cours de maths ne s'est écoulé qu'à moitié. Elle aurait presque envie de pleurer.

Aurore souffre depuis sa naissance d'une maladie rare, gangrène silencieuse qui déforme son visage, patiemment. Tandis qu'un côté reste d'apparence à peu près normale, l'autre enfle petit à petit, des tempes au menton. Oh, physiquement, cela ne l'indispose que peu : la vilaine excroissance est insensible. Elle n'a donc même pas le luxe de pouvoir se plaindre. De temps à autre elle en viendrait presque à oublier sa maladie. Le regard des gens lui rappelle alors violemment la réalité. Car si ce n'est pas douloureux pour Aurore, c'est insoutenable pour les autres. Des jeunes filles laides, il y en a. Mais la disgrâce d'Aurore va bien au-delà de la laideur. Elle atteint chacun et chacune dans sa conviction intime de ce qu'est la normalité ; au jugement esthétique du premier abord se greffe toujours une insultante pitié. C'est bien là ce qui blesse le plus la jeune fille, ce dégoût mêlé d'une impuissante tristesse qu'elle lit dans les yeux des autres, y compris parmi ses proches.

Depuis toute petite ses parents ont essayé de trouver les mots. Ceux du réconfort, ceux de l'acceptation de soi. Face à la cruelle fatalité d'un improbable remède, ils ont voulu l'accompagner. Mais comment faire comme si de rien n'était, quand tout est différent ? Travail sur elle, travail sur eux. Ils ont même cherché des réponses dans la religion. Aurore se rappelle les belles paroles, la morale convenue sur la beauté intérieure, la seule qui compte. Aujourd'hui, des années plus tard, elle a compris que tout n'était que fadaïses. Naïveté et facéties de personnes qui ne sont pas difformes, qui peuvent sortir dans la rue sans provoquer l'écœurement. Les gens voient d'abord avec leurs yeux, qu'on le veuille ou non.

Fin de la journée. Aurore file vers l'arrêt de bus, le regard rivé au sol. A droite à gauche elle croit entendre des moqueries : « Horreur ! Quelle Horreur ! ». Peut-être ses oreilles lui jouent-elles un mauvais tour ? Le mot a résonné dans sa tête tout l'après-midi. Même le



chauffeur de bus, qui la voit tous les jours, a du mal à contenir son émotion lorsqu'elle monte. Il tente un sourire crispé, puis détourne aussitôt le regard. Il aimerait lui dire quelque-chose, un petit mot gentil. Mais quoi ?

Aurore, apercevant au fond du bus les garçons de sa classe, plonge vers la première place libre. Elle se retrouve assise à côté d'Esteban. Esteban le discret, Esteban l'effacé, Esteban l'un des seuls à ne pas participer aux moqueries sur son compte. Sans bien comprendre pourquoi, Aurore a toujours éprouvé de la sympathie pour ce garçon. Ils ne se sont jamais adressés la parole, mais peut-être est-ce là l'occasion ? Heureux hasard, dans cette configuration Aurore lui présente son meilleur profil. Façon de parler.

Le bus démarre. Esteban est tourné vers la vitre, absorbé par le spectacle navrant des bouchons dans le centre-ville. A-t-il remarqué sa présence ? Forcément. Il faut y mettre du sien pour la rater. Les minutes s'égrainent alors qu'Aurore se creuse la tête pour trouver un moyen d'engager la conversation. Il faut dire que la posture du jeune homme ne l'y incite pas franchement. C'est dommage, Aurore est pourtant une fille pleine d'esprit. Mais cela, personne ne le sait. Dans sa tête, les idées filent à cent à l'heure. Malheureusement la maladie, dans sa forme visible, élève une barrière infranchissable aux mots qu'Aurore souhaiterait partager. Impossible d'aligner trois phrases quand votre interlocuteur occulte rapidement vos propos pour ne plus penser qu'à la manière de parvenir à soutenir votre regard. Autant parler au vent. Elle aurait été d'agréable compagnie...dans une autre vie, se dit-elle.

Ainsi passe le trajet, dans un silence aussi accablant qu'habituel. Descente du bus. Aurore précède Esteban. Elle nourrit un remord : une telle occasion ne se représentera peut-être plus. Elle se retourne, le regarde traverser devant le bus. Son sang ne fait qu'un tour : « Esteban ! ». Surpris, il se fige et la regarde. Elle n'a pas crié, elle a hurlé son prénom. Brusquement elle se précipite vers le garçon. Dans ses yeux à lui l'Horreur qui accourt. Dans ses yeux à elle la voiture qui fonce. Il est pétrifié. Elle n'a jamais été si vive. Pleine d'espoir elle se jette sur lui. Au désespoir il recule. Il perd. Elle gagne. Elle perd l'équilibre. Il gagne la vie.

La voiture, lancée comme un bolide, les frôle d'un rien. Ils se retrouvent tous deux à terre, ébahis. Une éternité passe. Puis les rires fusent alentour : « -T'as vu Esteban, il se fait attaquer par la Mocheté ! -Ouais, quelle Horreur ! ». Esteban, sous le choc, se relève rapidement et disparaît dans un souffle.

Aurore est au sol. Sa volonté cède, et des larmes coulent doucement sur ses joues en feu. Elle aurait aimé un mot, ne serait-ce qu'un merci. Mais tant pis, à l'instant précis où il a compris à quoi il venait d'échapper, elle a lu dans ses yeux mille choses d'une puissance aveuglante. Parmi elles un océan de gratitude. Est-ce à dire que la vie d'Aurore a attendu ce moment précis pour commencer vraiment ? Peut-être bien.

Toujours est-il que, l'espace d'un instant, dans les bras de ce garçon qu'elle connaît à peine, elle s'est sentie vivante. Normale.

Presque belle.

# CONTRIBUTION N°19

## Les cornes du Roi Soleil

*Philippe Vincent*

Horreur ! Quelle horreur !

L'exclamation avait spontanément jaillie de mes lèvres. De retour d'un déplacement en province, j'avais repris mon chemin habituel pour me rendre à mon bureau. Empruntant l'avenue de Saint-Cloud, le hasard des feux rouges m'avait fait stopper face à la place d'Armes, et là, j'étais resté médusé devant le spectacle qui s'offrait à mes yeux.

Quelle horreur !

Profitant sans doute de mon absence, quelque esprit malin était venu agrémenter la statue équestre de *notre* roi d'arcs de cercles métalliques qui semblaient entourer son visage comme de gigantesques cornes, ce qui relevait d'une erreur historique flagrante, car enfin, Louis XIV ne fut jamais cocu, que je sache !

Pour faire probablement moins anachronique, l'auteur de cette profanation avait poussé le vice jusqu'à peindre les poutres incurvées d'une couleur rouille suggérant les atteintes du temps sur ces bouts de ferrailles insolites.

Autour de moi, les automobilistes paraissaient, eux aussi, pétrifiés d'indignation. Au mouvement de leurs lèvres, je devinais leurs cris de stupéfaction :

Horreur, quelle horreur !

Une immense clameur semblait monter de la ville, répercutée par les vénérables pierres des monuments. Les piétons, les cyclistes, les

cavaliers, les mères de famille en route pour le marché avec leurs curieux paniers à roulettes en guise de caddie, les bébés dans leurs landaus, les clochards, les écoliers, les policiers pointant leurs jumelles vers le lieu de la profanation, tous s'exclamaient à l'unisson :

Horreur, horreur !

Il me sembla même que les oiseaux dans leurs piailllements, les chiens dans leurs aboiements, les chevaux dans leurs hennissements, s'indignaient, chacun dans sa langue, d'un même cri :

Quelle horreur !

Je fus tiré de ma rêverie par un bruit de klaxon m'intimant l'ordre de redémarrer. M'étais-je laissé emporter par mon imagination ? Pourtant, la sculpture iconoclaste était bien là, trônant comme une provocation devant les grilles du château.

Renseignements pris, il s'avéra que nous devions cette horreur à un certain Monsieur Aieaieaie (je bégaie à l'évocation de son nom, tant j'enrage !), ancien Ministre, promu maître des lieux. Le citoyen Aieaieaie, probablement envouté par la majesté du site, avait troqué ses habits de bon républicain pour ceux de monarque absolu. Car enfin, de quel droit cet homme s'arrogeait-il le privilège de décider tout seul de ce qui était bon pour le peuple de Versailles ?

Chaque matin, en passant par la place d'Armes, je ne pouvais m'empêcher de repenser à tous ces personnages de l'histoire qui savaient mieux que quiconque ce qui était bon pour leurs sujets, à ces dictateurs qui prétendaient faire le bonheur des peuples malgré eux, à tous ceux qui s'étaient autoproclamés guides suprêmes ou sauveurs de leur pays, qui revendiquaient, au nom d'un avenir radieux dont ils avaient la clé, le droit de leur imposer, fusse par la force, leur propre conception du bien, du beau, du vrai.

Combien d'hommes et de femmes furent massacrés au nom de l'Humanité ?

Combien de cris de douleur ont servi de prélude à d'hypothétiques lendemains qui chantent ?

« Vous allez connaître la Voie, mais avant, il faut que je vous coupe la tête » disait à Tintin le fils de Monsieur WANG ! Par une autodérision salutaire, cette évocation me fit sourire et me ramena à plus de réalisme quant à la gravité de la situation. Après tout, cela n'était pas si dramatique !

Et puis, par un réflexe de bien-pensance, je me mis à rechercher ce qu'il pouvait y avoir de bon dans ce contraste affiché entre la magnificence classique de notre Grand Siècle et l'audace de cette modernité où tout était permis, surtout ce qui pouvait choquer nos certitudes. Après tout, l'histoire était pleine de ces courants artistiques nouveaux qui avaient dû, pour s'imposer, affronter l'académisme du moment dans d'épiques batailles.

Les versaillais sont gens de bonne volonté. Ils n'aiment pas l'image de ringardise que leur colle une société dominée par la religion du « *jamais vu* » et de la contestation érigée en vertu cardinale du progrès. Depuis belle lurette, ils ont laissé au vestiaire leurs chapelets et autres armes incantatoires dont se gaussent encore certains esprits accrochés à leurs clichés. Aussi, leur perfectionnisme congénital les pousse-t-il à adhérer à cette modernité de bon ton qui caractérise les esprits « *ouverts* ». Alors, ils se trouvent de bonnes raisons d'apprécier ce qui, dans un premier temps, provoquait chez eux une réaction de rejet.

« *Le soir, au soleil couchant, lorsqu'on regarde le château du bout de l'avenue de Paris, c'est pas si mal* » disait-on dans les ruelles de la ville. Un jour, je suis rentré plus tôt du bureau pour jouir de cet instant privilégié où, pour quelques minutes, la sculpture insolite mariait ses reflets rougeoyants à ceux du roi soleil. Malheureusement, l'instant de grâce passé, la parure métallique reprenait sa laideur rébarbative qui, dans l'obscurité naissante, la faisait ressembler à deux gigantesques fantômes penchés sur la silhouette du grand roi :

Brrrr, quelle horreur !

Pour me prouver, moi aussi, mon ouverture à l'art moderne, je passais en revue ces monuments contemporains qui avaient déclenché mon enthousiasme par leur beauté et leur harmonie, et en premier lieu, cette pyramide du Louvre, œuvre magnifique de l'architecte Pei. Mais décidément, n'est pas Pei qui veut ! Et puis,

quoi de plus assassin pour une œuvre d'art que de provoquer ce fade commentaire : « c'est pas si mal ! ».

Il nous semblait impensable que la sculpture honnie s'installât définitivement dans notre paysage. Alors, on espérait quelque cataclysme providentiel qui la ferait disparaître d'un coup. Ces bouts de ferraille pointés vers le ciel, ne seraient-ils pas semblables à de gigantesques paratonnerres ? Alors, un soir d'orage ...

J'imaginai une fin digne d'une tragédie grecque ! Les dieux, courroucés par ces artistes qui prétendaient les dépouiller du privilège de créer, décidant de leur envoyer un cataclysme tel que seul Zeus est capable d'en produire ; l'œuvre foudroyée par un éclair bien ajusté, les poutres se tordant de douleur, chancelantes, les restes calcinés émergeant des fumerolles incandescentes, et puis, l'orage terminé, quelques cendres de rouille que les humains n'auraient plus qu'à balayer ; enfin, la ville apaisée, la vie qui pouvait reprendre son cours, comme avant ...

*Il faudrait quand-même songer à épargner la statue équestre du grand roi. Peut-être un sms opportunément transmis à Hermès serait-il suffisant ?* pensais-je en émergeant de mes rêves éveillés ...

En réalité, la fin fut moins glorieuse. Un matin, un grand camion muni d'une gigantesque grue s'installa sur l'esplanade du château. Comme on replie un chapiteau après le spectacle, les arcs furent promptement dessoudés de leur socle, puis embarqués les uns après les autres pour un voyage vers d'autres horizons. Quant au responsable de cette ignominie, Monsieur Aieaieaie, il avait, entre temps, été non renouvelé dans ses fonctions ...

Le lendemain, en passant devant la statue de Louis XIV, j'avais le cœur léger.

Autour de moi, les automobilistes semblaient d'humeur guillerette. Je devinais au mouvement de leurs lèvres ce murmure joyeux :

« Bye bye Aieaieaie ! »

Les piétons, les cyclistes, les cavaliers, les mères de famille en route pour le marché avec leurs paniers d'osier, les bébés dans leurs

landaus, les clochards, les écoliers, les policiers pointant leurs jumelles vers la statue retrouvée, tous s'exclamaient à l'unisson :

« Bye bye Aieaieaie ! »

Et même les oiseaux dans leurs gazouillements, les amoureux dans leurs roucoulements, les chiens dans leurs jappements, les chevaux dans leurs sautilllements, chacun à sa manière se réjouissait d'un même élan :

« Bye bye Aieaieaie ! »

## CONTRIBUTION N°20

### Horreur !

*Serge Simon Raffet*

Le Père Valentin m'avait toujours fasciné. Après des années dévouées à Dieu, il réalisa quand l'ombre glacée de la mort prochaine vint assombrir son horizon qu'après tout rien ne prouvait que Dieu existe.

Que valait-il mieux ? Avoir travaillé tendu vers un but, consacré sa vie à l'œuvre qu'il avait accomplie, heureux et satisfait, mais à quoi bon, si c'était pour la laisser à des générations ingrates ? Il craignit d'avoir consacré sa vie à une chimère.

Aurait-il dû poursuivre son plaisir au gré de sa paresse, prendre la vie comme elle venait, cigale chantant tout l'été ou écoutant les autres cigales chanter, prêtant un œil distrait à ses ouailles qui, telles des fourmis affairées, s'épuisent à accumuler les brins de paille qu'un souffle de vent ou le pied d'un promeneur distrait auront dans une minute dispersés sans espoir ?

Il regardait en arrière parce que ce qui restait devant ne valait plus guère la peine d'être vu, lui faisait peur, et il s'interrogeait.

Horreur ! Inanité de la destinée de l'homme qui, seul de la Création, sait qu'il va mourir plus triste, plus pauvre, plus seul qu'il ne l'aura été toute sa vie ?

Temps qui s'écoule inexorablement, fleuve puissant que nos frêles mains ne peuvent arrêter.

Pourtant, observant l'humanité en écartant l'idée qu'il en fait partie, que verrait le Père Valentin ? Des créatures infiniment complexes,



infiniment fragiles dans leur être physique et physiologique, une organisation de chairs, d'os, de ligaments si prompts à s'enflammer, de neurones et de cellules, de plaquettes et d'enzymes dont il ne connaîtra jamais le détail profond, de sang et de pus, de larmes et de merde, qui croient se réveiller pleines d'amour et de tendresse le matin mais dont la vessie est trop pleine d'urine putride et l'haleine empuantie par les renvois bilieux d'un estomac malmené.

En plein bonheur, si cet état peut s'appliquer à une description aussi morbide et désespérante, l'éclair d'un accident peut tout culbuter et l'échelle des priorités soudain va basculer et devenir sans rapport avec ce qu'il était lui-même seulement une seconde auparavant.

Mais il savait maintenant que les humains, sourds, aveugles et insensibles à la réalité de leur être et de ce qui les entoure, à la nature de leur destin et à l'inanité de leur passé et de leur devenir, ignorent l'essentiel pour se consacrer à ce qui les passionne et les excite: cacher le soleil à d'autres humains, au lieu d'admirer ensemble les merveilles du monde tant qu'il en est encore temps, les affamer au lieu de savourer avec eux ce qui est si bon sur la Terre et les empêcher de s'aimer sans s'aimer eux-mêmes.

Ô tristesse de Dieu, si Tu existes ! Vanité des vanités ! Vide du néant et désordre de l'incohérent ! Puanteur du sordide et laideur de tout ce qui n'est pas beau à la surface de la Terre ! Que fais-je sur Terre, que fait la Terre autour du Soleil et pourquoi le Soleil qui nous paraît si brûlant dans le ciel mais ne réchauffe pas les sommets glacés des montagnes couvertes de neige poursuit-il sa folle course imparable dans le vide sidéral, sidérant et si dérangement, sans autre but que respecter les lois de la mécanique rationnelle qui ne s'appliquent même plus à son échelle, à partir du moment où les lois de la relativité reprennent l'initiative, jusqu'à ce que d'autres humains découvrent d'autres lois qui les dépasseront, les intégreront et seront pour la relativité ce que la relativité a été pour la mécanique newtonienne qui avait elle-même envoyé au rencart celle d'Aristote.

Dois-je m'émerveiller, pensait le Père Valentin, en contemplant le firmament, ses galaxies et ses étoiles filantes et émettre des prières en les voyant passer dans le chaud ciel du mois d'août, mais à quoi bon puisque ce ne sont que des pierres qui circulent au hasard dans le vide éternel, que la Terre happe au passage et qui s'enflamment

en atteignant l'atmosphère. Comment pourraient-elles infléchir le destin des hommes qu'elles font rêver, et ne sont eux-mêmes que d'autres mécaniques déterminées depuis le matin des temps, l'explosion du Big Bang et jusqu'à la fin de l'éternité mais y a-t-il eu un premier Big Bang et qu'est-ce qui aurait bien pu exister avant ?

Ne me reste-t-il plus au contraire, pensait-il, qu'à méditer avec désespoir sur le vide insensé inimaginable, insondable, inconsolable, absolu et inépuisable qu'il recèle ?

Mais existe-t-il seulement un choix possible, si l'Univers est déterminé par les conditions du départ, par ce qui s'est passé pendant le trillionième de trillionième de milliardième de seconde qui aura suivi le Big Bang et qui était sans doute déterminé, mais par quoi ?

Le Big Bang est-il vraiment l'instant originel de l'Univers – et pourquoi le serait-il ? Ou n'est-ce encore, comme la relativité n'est sans doute qu'une étape relative dans la connaissance des lois de la mécanique, qu'une étape infinitésimale dans le déroulement imperturbable, insensible, froid et cruel du temps de l'Univers qui, comme un poumon gigantesque, respire depuis le Big Bang que l'on a imaginé, se dilate jusqu'à en craquer mais l'Univers ne peut pas craquer, atteint un palier pour recommencer à se contracter à un rythme d'enfer, dans un mouvement qui se grise et s'accélère par sa propre vitesse, les astres et les particules, les astéroïdes errants et les galaxies s'attirant les uns les autres de plus en plus quand ils se rapprochent jusqu'à ne plus constituer qu'une masse dont la gravité deviendra bientôt infinie, à une température qu'on ne peut même plus chiffrer et encore moins imaginer, une densité telle qu'une tête d'épingle aura la masse de tout l'Univers qui existait dans l'infini du ciel et cette microscopique tête d'épingle qui n'a plus de dimension sera rouge d'incandescence puis blanche et insoutenable, et deviendra enfin noire parce que son pouvoir d'attraction sera alors tel que la lumière elle-même ne pourra plus s'en détacher, ajoutant encore à l'horreur, à la terreur absolue que doit inspirer aux foules le spectacle inouï et définitif d'un Univers qui disparaît. Mais où seront alors les foules inconscientes, leurs misérables appétits, leurs jalousies sordides, leurs méchancetés imbéciles ?

Puis, comme un yoyo qui vient de remonter le long de sa ficelle et se met à redescendre, la force aveugle et incontrôlable avec laquelle les matières du ciel , les astres et les galaxies se sont précipités les uns contre les autres jusqu'à ce que leur volume disparaisse, instantanément les fera rebondir pour s'élancer de nouveau vers l'inconnu et repeupler le vide qui les entoure et est en nous.

Est-ce ainsi, se demandait-il, que l'on explique le mouvement perpétuel et qui prouve qu'il existe, infiniment rapide et pourtant infiniment lent et majestueux puisque la matière et l'énergie se transforment l'une dans l'autre successivement et éternellement, d'un Big Bang à l'autre, ou y a-t-il des fuites en-dehors de l'Univers que le Grand Plombier n'aura pas voulu réparer et qui finiront par l'épuiser, mais vers quel autre néant ?

D'un Big Bang à l'autre, comme un poumon respire, sauf que le Père Valentin ne voyait pas pourquoi cela s'arrêterait.

A moins, pensa-t-il soudain, que ce ne soit le poumon de Dieu, qui s'arrêtera quand Dieu, vieillissant dans le ciel froid et vide, finira par mourir Lui aussi.

Alors quoi faire, se demanda le Père Valentin, sinon s'étourdir dans le plaisir, tant qu'il est encore à notre portée ?

C'est ainsi, Ô horreur absolue, que le Père Valentin plongea dans l'Enfer pour l'éternité !

# CONTRIBUTION N°21

**Beau-Papa-Jacques**

*Sylvain Cros*

« Ta crainte est légitime mais tout va bien se passer. Avec ta bonne tête et tes conversations, tu ferais un bon champion de présentation aux parents ! Allez, debout champion! On a de la route ! ». Peu importe l'humour douteux de sa remarque, le regard doux et bienveillant de Julie me rassure toujours. Cela fait plus de six mois que nous sommes ensemble. Me réveiller chaque matin à ses côtés est une traduction fidèle du concept du bonheur. Etre présenté à ses parents est un processus normal. Répondre à leur invitation pour un barbecue dans leur demeure des Yvelines l'est tout autant. A quoi peuvent bien ressembler ses parents ? J'en ai une idée grâce aux dires de Julie et de sa sœur, mais je sais bien que je serai réellement fixé avant ce soir. Après tout, ces personnes qui ont élevé cette merveille qu'est Julie ne peuvent pas être mauvaises. Mais il va falloir faire bonne impression, les rassurer sur le fait que le bonheur de leur être cher jouit d'un solide soutien, et ce dès le midi d'un dimanche de début d'été.

Ma première impression se décrit par une maison magnifique dans un immense jardin. Nous sommes accueillis par les sourires aimables d'un couple de septuagénaires respirant la joie de vivre. Au début de l'apéritif, Jacques, le père de Julie, a été très doué pour me faire démarrer une conversation sur le whisky, étant donné qu'il m'ait servi le meilleur scotch que je n'ai jamais savouré. Les personnalités de Jacques et son épouse Renée me mettent réellement à l'aise. Le confort de Julie auprès de ses parents me fait plaisir. La montée rapide du deuxième scotch achève ma représentation personnelle de cette situation agréable.

Naturellement, il n'y a rien à redire sur l'excellence de la cuisine. La conversation mène son train. Jacques me ressert du vin dès que le niveau atteint le dernier tiers de mon verre. La seule difficulté est de devoir prouver le plus aimablement possible que mes capacités physiques ne permettent pas d'engloutir une telle quantité de côte bœuf et de vin rouge. Je réussis néanmoins à résister aux sollicitations prétextant de réserver mon enthousiasme pour le dessert. Je ne peux m'empêcher de me demander d'où vient cette tradition des desserts. Pourquoi réserver la plus grosse concentration de sucres et de graisses pour la fin du repas? Pourquoi achever un système digestif ayant largement dépassé le stade de la satiété avec un met impossible à refuser étant donné que le dessert est bien souvent le symbole suprême de la délicate attention culinaire des hôtes?

Le repas touche à sa fin. Finalement, ce digestif est le bienvenu pour surmonter l'angoisse de devoir combler de possibles lacunes verbales de fin de repas. Comment peut-on prétendre qu'un alcool distillé puisse aider la digestion? Quel contre-sens! Peu importe, cet excellent cognac a suffisamment de sens pour que je puisse facilement évacuer mes pensées contrariantes. Il soulage la lassitude que je ressens. Et Renée? C'est vrai que l'on ne l'a pas trop entendu. Femme dévouée et effacée ; symbole de la dernière génération où la soumission maritale va de soi? Je n'avais sans doute pas remarqué que Renée et Julie n'ont cessé de converser pendant que j'écoutais les longs discours répétitifs de Jacques. Et tandis que Jacques entame le dernier (j'espère) tournant du récit de sa carrière d'ingénieur en ouvrages de grosses infrastructures routières, je me dis que le fait que Julie devra conduire au retour est désormais une certitude. Elle ne pourra rien ne me reprocher, le responsable tout désigné de cette situation est futur-beau-papa-Jacques. Celui à qui je penserai la prochaine fois que je serais bloqué sur l'échangeur de la Porte de Bagnolet en sachant maintenant qui a participé à cette horreur urbanistique.

Le repas est officiellement terminé car le café est fini. J'ai même mangé le morceau de chocolat qui l'accompagnait. Jacques va-t-il aller faire une sieste ? Vu son état d'ébriété et sa corpulence, j'en suis certain. Je serais alors forcé de m'immiscer dans la conversation de Julie et Renée qui ne m'a pas l'air ouverte sur l'extérieur de cette ligue mère-fille. Mais Jacques a des ressources insoupçonnées. "Alors, mon cher Julien, tu sais que nous avons un étang au fond de

la propriété?”. Oui, je le sais. “Que dirais-tu d'une partie de pêche? Tu as déjà pêché?”. Quel soulagement, je vais pouvoir oublier m'éloigner de ce dialogue vraisemblablement et implicite conflit mère-fille qui vient gâcher mon ivresse. Oui, même s'il le faut, je suis prêt à écouter le récit très détaillé de la construction du péage de Lançonde-Provence ! “Vous savez Jacques, j'ai beaucoup pêché avec mon père étant enfant.”. Cette activité amusante est idéale pour le moment présent. Les femmes nous poussent avec insistance à ce que l'on partage ce moment entre hommes. Elles se pressent pour nettoyer ce champ de bataille qu'est devenue la table de la terrasse pendant que je suis Jacques vers son arsenal de cannes à pêche dans le garage. Oui, allons taquiner les poissons, passons aux choses sérieuses !

Arrivé au bord de ce paisible étang, je fais abstraction de ma surprise de la sous estimation que j'avais faite à propos du patrimoine des parents de Julie. Je prends en main ce matériel de bonne qualité. Je fais passer le fil à l'hameçon avec une dextérité que je ne me soupçonnais pas surtout après avoir autant bu et commence à faire mouiller le bouchon. “Passons aux choses sérieuses, Julien!” me dit Jacques soudainement.

- Ah, oui, Jacques, les poissons peuvent trembler!
- Non, il ne s'agit pas de ça. »

A quoi vais-je avoir droit ? Cela m'inquiète ... Pourvu qu'un poisson morde maintenant ! Jacques poursuit: “Je ne suis pas sûr que vous soyez l'homme pour Julie. Vous passez votre temps à réfléchir à des problèmes futiles en étant payé par mes impôts. Ce n'est pas ce que je souhaite pour ma fille ! Pas avec un idéaliste comme vous, manquant de courage et d'ambition!”.

Message bien reçu, cela dépasse mes craintes. Il veut la guerre, il l'aura. Julie comprendra ... ou pas. “Jacques, si vous vous préoccupez du bonheur de votre fille, vous pensez bien que c'est plutôt à elle de me juger.

- Et moi je te parle de courage ! Ça, pour faire passer subtilement tes idées de dégénéré de gauche tu sais faire ! Je t'ai vu à l'œuvre pendant tout le repas ! Mais les actes de courage, tu connais?
- Jacques vous êtes ivre. Rentrons, vous vous reposerez.

- Tu crois que vraiment qu'un morveux avec une mentalité de prolo assisté va hériter de mon patrimoine parce qu'il a séduit ma fille ?
- Euh ... Non ? Je ... euh ....
- C'est ça, bafouille, espèce de lâche ! Ma fille mérite un homme, un vrai !»
- Vous avez tout à fait raison, Jacques ».

Avec sa corpulence, pousser Jacques dans l'étang m'a été plutôt facile. Je presentais qu'il allait faire une crise cardiaque. Je ne me suis pas trop pressé pour le secourir. Il a survécu tel un légume inerte sur son fauteuil roulant. Il n'y a pas eu d'enquête. « Un accident » ont inexplicablement convenu Renée et Julie. Les médecins doutaient de la réalité de son état de conscience. J'ai eu une certitude là-dessus le jour de mon mariage avec Julie lorsque je suis venu lui parler seul : » Beau Papa Jacques, j'ai hérité plus tôt que prévu des parts de votre entreprise. Et ceci grâce à vous ! Vous m'avez donné la plus belle occasion de vous prouver que j'étais plus courageux que vous ne le pensiez. ». A ce moment précis, son regard s'est avivé et il a serré ses poings.

## CONTRIBUTION N°22 (HORS CONCOURS)

Cauchemar

*Didier Hallépée*

*Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ?*

L'entrée de la caverne était plongée dans l'obscurité. On n'y voyait goutte et le sentier s'enfonçait dans les profondeurs de l'inconnu !

Mais qu'est qu'il avait pris à ce damné chien de se précipiter joyeusement derrière le premier rongeur venu ! Quelques jappements, un gémissement, puis plus rien.

Le noir et le silence. Comme autrefois quand maman quittait la chambre après lui avoir souhaité bonne nuit.

Tendre l'oreille. Saisir des bruits lointains, étouffés, incompréhensibles. Retenir ses larmes. Surtout ne faire aucun bruit : le monstre sous le lit pourrait s'éveiller.

Sur le papier peint, les arbres s'éveillent dans un léger bruissement. Leurs yeux rouges me cherchent. Leurs branches levées comme des bras prêts à m'attraper. Derrière moi, les arbres qui cachaient l'entrée de la caverne me guettent. Si je me retourne, je sais bien qu'ils ne bougeront plus. Ils attendent que je sois sans méfiance.

Près du fauteuil, c'est la grosse tâche d'encre qui m'a valu une mémorable fessée. Mais ce n'est pas une tâche, c'est un rorschach, un monstre qui prend les formes que ton imagination ne saurait imaginer. Le rorschach se distingue mal dans l'obscurité de la caverne. Je crois distinguer ses deux yeux cruels qui me cherchent. Ses petites dents pointues sont attirées par l'odeur du sang. Et le bruit de petites pattes qui griffent la pierre. Des rats. Des dizaines de



rats. Des milliers de rats qui vont surgir des ténèbres et se ruer sur moi. Mais où est donc passé ce chien !

Un jour, je suis sorti du lit. J'ai ouvert la porte. Il n'y avait rien. Disparu le couloir, perdue au fond des abysses la porte du salon. Partie loin de moi la douce présence de ma maman. Lorsque l'enfant s'endort, son monde familier disparaît. Peut-être pour toujours. La caverne est vide. Il n'y a rien que le vide au fond de cette obscurité.

Derrière moi, la forêt aussi a disparu. Les arbres-monstres multiformes me guettent. Ils me cernent. Je ne peux m'enfuir, me soustraire à leur pouvoir maléfique. Autour de moi rôde le rorschach. Il y en a plusieurs maintenant. Ils changent sans cesse de forme, mais leurs yeux restent tous fixés sur moi et je sens leurs dents prêtes à me saisir.

Et cette sensation d'humidité sur tout le corps. Un brouillard d'angoisse me liquéfie. Les griffes velues d'araignées courent le long de mes jambes. Je les sens grimper, grouiller, de plus en plus grosses. Leurs pattes m'emprisonnent, se tordent, s'enracinent, m'attirent vers la terre telles des ronces qui ne veulent plus me lâcher. Je sens mon corps s'enfoncer dans le sol de pierre, je m'enfonce dans l'humus de tombes fraîchement creusées. Le poids de l'angoisse m'empêche de respirer.

Les yeux rouges des rorschach grandissent, se tordent, deviennent flammes, incendies, ballets infernaux ou dansent des diables qui m'accueillent dans une symphonie de grincements, de gémissements, de crissements. Mon jugement s'inscrit sur le tableau noir dans l'épouvantable crissement d'une craie qui trace mes actes, mais rien n'apparaît. Mon histoire, l'histoire de ce que je n'ai pas fait, de ce que je n'ai pas été. Le néant, ne même plus n'être plus. Même les au-delà me rejettent. Les ténèbres ont disparu car l'obscurité ne peut être là où la lumière n'est jamais née.

Le sol a disparu. Je sens que je tombe, mais sans savoir dans quelle direction. Car même les ailleurs ont disparu. Épouvantable sensation de tomber vers soi-même, vers le centre d'un nulle-part qui est moins que le rien et englobe le tout.

Les distances et les temps ont cessé d'être, se transformant en dimensions de bruits et de sons que rien ne porte et qui se figent en moi, assourdissants, obsédants, cacophonies des trompettes d'un jugement premier.

Le réveil m'a tiré de cet épouvantable cauchemar. La bouteille de Loch Lomond git auprès du lit.

# CONTRIBUTION N°23 (HORS CONCOURS)

## La Révolution

*Didier Hallépée*

Quand le comte et la comtesse Rostov regagnèrent leur château, l'enfant était né et avait trouvé un père. Nul bruit n'avait circulé sur les origines de l'enfant.

Une entrevue eut lieu pour décider ce qui devrait être fait.

Ni le comte, ni la comtesse n'avaient parlé du secret de cette naissance. Katia aussi s'était tue. On lui fit jurer le silence et l'affaire fut oubliée.

Georgiev eut une enfance paisible. En tant que maître d'école, Dimitri Alexandrovitch était fonctionnaire du tsar, l'un des premiers grades dans la table des rangs. Ce titre fort modeste permettait à Georgiev d'entrer comme Cadet dans une école d'officiers du Tsar.

A 5 ans, Georgiev quitta la stanitza pour devenir Cadet. De longues études s'ouvraient devant lui. En sortant de l'école, il serait sous-officier, mais, avec beaucoup de travail et un peu de chance, il pourrait devenir officier. Un grade d'officier conférait la noblesse à titre personnel et permettrait à ses enfants de sortir officiers de l'école de Cadets. L'un d'entre eux peut être finirait par se distinguer, devenir officier supérieur et acquérir ainsi la noblesse héréditaire !

Voilà les rêves qui bercèrent l'enfance du petit Georgiev à l'école des Cadets.

Le jour des 14 ans de Georgiev, une surprenante nouvelle arriva à l'école : à Saint-Petersbourg, une révolution avait éclaté. Le tsar avait été renversé.



La situation avait vite empiré. Des bandes d'ouvriers brandissant le drapeau rouge s'étaient vite mêlées de tout, cherchant à faire payer aux nobles, aux riches et aux officiers les souffrances séculaires du peuple russe.

L'école des Cadets était une cible naturelle qui excitait la fureur des révolutionnaires.

Jusque là l'école, protégée derrière ses grilles closes avait réussi à tenir les bandes révolutionnaires à l'écart. Mais les soviets venant de la ville voisine étaient annoncés. L'école allait être envahie et la vie des élèves mise en péril.

Quelque jeune qu'ils fussent, ils étaient de futurs officiers. Ils n'avaient aucune pitié à attendre de soudards qui criaient haut et fort que leurs premières balles étaient pour leurs généraux.

Le colonel commandant l'école décida d'évacuer l'école pour protéger les cadets. Nul refuge n'était accessible en Russie, mais la mer Noire était proche.

Comme nul ne s'attendait à une mesure aussi audacieuse, le colonel réussit à évacuer l'école, à transporter tous les élèves et les faire embarquer à bord d'un navire. Trouver un refuge alors que la guerre déchirait le monde ne serait pas facile !

Il avait annoncé aux élèves que cette évacuation était nécessaire pour les protéger, mais provisoire : aussitôt que le calme serait revenu, ils regagneraient leur école. En attendant, ils poursuivraient leurs études là où ils allaient se réfugier.



Quitter la Russie n'avait pas été facile. La région de Rostov était assez loin des frontières et la voie de terre était rendue impraticable par la guerre qui régnait en Europe. C'est pour cela que le colonel

Kisselev, le directeur de l'école des Cadets, avait choisi l'itinéraire maritime.

Mais pour rejoindre la Méditerranée, la voie maritime devait emprunter le détroit du Bosphore contrôlé par l'empire Ottoman. La révolution signifiait la fin de la guerre, le droit de passage serait sans doute accordé aux réfugiés.

Mais les turcs rechignaient à laisser des réfugiés venant de Russie rejoindre les pays contre lesquels la Turquie était encore en guerre : Il ne fallait pas que certains réfugiés reprennent les armes une fois leur voyage terminé. C'est pour cela que l'école ne fut pas autorisée à franchir le détroit et poursuivre son voyage.

Pour accueillir les cadets, un camp de réfugiés fut créé près d'Antalya, loin des zones de combat et à proximité de la Méditerranée. L'encadrement de l'école était essentiellement composé de militaires inaptes au combat. Ils furent internés. Seul le colonel et une poignée d'employés civils furent laissés avec les enfants.

Le colonel avait une allure impressionnante avec son visage fendu d'un coup de baïonnette allemande. La perte de son bras droit et sa claudication lui avaient valu le retrait du service actif. Sa nomination à la tête de l'école des Cadets était la juste récompense de son héroïsme sur les champs de bataille. On disait parmi les cadets que le colonel avait été blessé en chargeant les mitrailleuses allemandes à la tête de son régiment de cosaques. Ce sacrifice héroïque avait permis de retarder l'avancée des allemands de telle sorte que les renforts étaient arrivés à temps pour arrêter l'offensive et rétablir la ligne de front. Tout ça pour voir la révolution fusiller colonels et généraux !

Le colonel était impressionnant. Sa voix portait loin et ses ordres claquaient dans la cour de l'école lors du rassemblement des Cadets. Les jeunes Cadets n'imaginaient pas lui désobéir et craignaient de commettre une infraction au règlement qui les eut mis en présence de ce général Dourakine ! Mais les Cadets avaient vite compris que sous cet aspect effrayant battait un cœur d'or.

L'invalidité du colonel lui avait valu de rester à la tête de ses élèves dans le camp de réfugiés.

L'école se réorganisa. Les livres étaient restés en Russie et il ne restait plus de professeurs. Les élèves les plus âgés s'occupèrent d'enseigner aux plus jeunes et le colonel lui-même s'attacha à transmettre son savoir aux aînés.

A l'école, les Cadets avaient l'habitude d'un entraînement sportif intensif doublé de l'enseignement des rudiments de la vie militaire. L'entraînement sportif continua et les sabres furent remplacés par des bâtons pour pratiquer l'art du combat.

Dans de telles conditions, la surveillance des élèves était plutôt relâchée. Le camp lui-même n'était pas fermé ou gardé par des soldats : c'était un camp de réfugiés et non un camp d'internement. Aussi n'était-il pas rares qu'un groupe d'élèves fit l'école buissonnière pour aller s'emplir les yeux du spectacle du Souk dans la ville voisine. Incapable de s'y opposer, le colonel se faisait une raison en se disant que les leçons de vie ainsi acquises étaient une autre facette de l'enseignement qu'il prodiguait. Il avait d'ailleurs rendu obligatoire l'apprentissage de la langue turque. En l'absence de professeur, les élèves échangeaient entre eux les bribes acquises ici et là.

Ce jour-là, un groupe d'élèves parcourait le souk, les papilles excitées par les odeurs de fruits et d'épices. La nourriture du camp était bien insipide et peu abondante ! Plus loin devant eux, ils aperçurent un élève plus âgé. Celui-ci se trouvait à proximité d'un étal d'oranges. Georgiev le vit discrètement tendre la main et s'emparer d'une orange avant de s'éloigner comme si de rien n'était. Mais le marchand à l'air endormi était bien plus méfiant qu'il n'en avait l'air. Il avait vu le geste et poussa en turc de grands cris qui sans doute signifiaient « au voleur ! ». Le garçon, comprenant qu'il avait été vu, se mit à courir pour s'enfuir. Mais la foule était dense, et les autres marchands aussi bien que les passants réagirent aux cris et la pression de la foule empêcha le garçon de s'enfuir.

Deux policiers alertés par les clameurs vinrent voir ce qui se passait. Après une courte explication, ils s'emparèrent du voleur et, accompagnés du marchand et suivi par la foule vociférante, ils se dirigèrent vers la place toute proche.

Ce jour là était non seulement un grand jour de marché : les étals étaient bien plus nombreux que d'habitude dans le souk et l'on venait de loin pour acheter provisions, tissus et outils. Mais c'était aussi le jour où la justice était rendue en public. Juché sur une estrade, les magistrats rendaient leur sentence en devant la foule et celle-ci était exécutée sur le champ.

Le Cadet fut déféré devant eux. Le marchand montra l'orange objet du vol et désigna le garçon. Ses paroles furent étouffées par les exclamations de la foule indignée par un tel crime. Le magistrat prononça la sentence. Aussitôt deux grand bras musclés s'emparèrent du Cadet, le traînèrent au bord de l'estrade et sa main fut plaquée sur un billot. L'éclair d'un sabre fut accompagné des acclamations de la foule avide de sang et du hurlement du Cadet. Le sang gicla à gros bouillons et aspergea les premiers rangs.

Un chiffon crasseux servit de garrot improvisé, un vague onguent fut étalé sur le moignon et le Cadet fut remis entre les mains de deux policiers. Le tout n'avait pas pris deux minutes.

Le magistrat avait reconnu dans le garçon un des réfugiés du camp voisin. Aussi, dans sa grande mansuétude, il fit remettre le garçon entre les mains de ses camarades horrifiés qu'il avait aperçus dans la foule. Il expliqua à la foule que justice avait rendue, conformément à la charia. Libérer ce garçon et le rendre à ses camarades causerais chez tous ces infidèles une crainte salutaire propre à leur inspirer le respect dû à leur terre d'accueil.

De retour au camp, tous les soins disponibles furent donnés à la malheureuse victime. Le colonel fit réunir les Cadets.

– Mes chers petits. Votre camarade a commis une tragique erreur. En d'autres temps, son déshonneur aurait été puni de dix coups de knout. Il aurait été renvoyé de l'école et son avenir d'officier aurait été ruine. Mais votre avenir d'officier a déjà été ruiné par la révolution. Et le knout est une bien tendre punition à côté d'une main coupée. Il n'y aura donc pas d'autre punition. Cette main coupée le désignera toujours comme un voleur. Cette marque d'infamie ne sera jamais effacée. En ce pays, c'est la loi islamique, la charia qui règne. A côté

de ça, la discipline de l'école et la discipline bien rude de nos armées peuvent passer pour de la tendresse. N'oubliez pas cette leçon.

Une émotion certaine perçait sous la rudesse du colonel.

Malheureusement la gangrène s'attaqua au moignon du malheureux Cadet. La fièvre s'installa et le Cadet mourut.



## CONTRIBUTION N°24 (HORS CONCOURS)

### Roméo et Juliette

*Fred Martinet*

Roméo, en quête d'amour et à l'âme romantique  
Repensa au bois joli pour aller compter fleurette  
Et tenter de conquérir le cœur de la belle Juliette,  
Qui serait plus accessible dans un cadre bucolique.

Bras dessus et bras dessous, voilà nos deux tourtereaux  
Parcourant d'un pas léger le joli chemin moussu,  
Humant l'air miraculeux de la nature cossue,  
Et entrant en synergie avec l'essence du beau.

La lumière s'irisait en faisant vibrer les feuilles,  
En symphonie de couleurs que disséminait la brise,  
Pointillisme naturel en une myriade de frises  
Et de perles de rosée, en beautés que l'âme accueille.

Le sol joliment fleuri et riche en exhalaisons  
Était d'un contact moelleux et pour le pied agréable.  
On sentait les champignons nichés au pied des érables,  
Et le printemps explosait les trésors de sa saison.

Les oiseaux se répondaient avec leurs chants mélodieux,  
En harmonium merveilleux dans cette vraie cathédrale  
Aux piliers faits de troncs d'arbres en un décor théâtral...  
... Ô la peau de Juliette, douce comme un don de Dieu!

- Horreur! se dit la fleurette, ma dernière heure est venue.  
Cette ombre est celle d'un pied qui survient pour m'écraser.  
Il n'est plus temps de rêver, il n'est plus temps de phraser,

Je vais manquer mon destin, et la vie est malvenue.

- Horreur! dit le champignon, je sens qu'on va m'apprécier,  
Me récolter, me couper, abîmer ma collerette.  
Tous mes efforts seront vains, et mes couleurs si coquettes  
Ne serviront plus à rien; la poêle va les déprécier!

- Horreur! disent les oiseaux. Que font ici ces intrus  
Qui osent venir perturber l'amour de l'intimité  
De nos échanges privés, qui en sont dynamités?  
Ce n'est vraiment plus une vie! Ça on l'aurait jamais cru!

- Horreur! dit le papillon qui arrivait sur la fleur.  
On peut dire qu'aujourd'hui personne ne respecte plus rien!  
- Horreur! lui répond la mousse, je ne me sens pas très bien:  
On vient de me marcher dessus. Je crois que j'ai eu très peur.

- Horreur! dit soudain Juliette. Je te faisais confiance.  
Je pensais que tu étais un garçon bien élevé.  
Veux-tu bien ôter ta main, ou je vais te l'enlever.  
Là tu me déçois beaucoup. Plus question qu'on se fiance!

Paroles, paroles, paroles...

La vie s'impose à nous comme une dure école,  
Et les vérités vraies ne sont que fariboles.  
La beauté, la laideur ne sont que des symboles.  
La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

## CONTRIBUTION N°25 (HORS CONCOURS)

### Sur le bitume

*Bernard Triai*

Le sang s'écoule,  
Ruisseau vermeil  
Laissant sa trace  
Qui vire au noir  
Sur le bitume.

De l'huile coule  
De la moto  
Qui est couchée  
Cadre tordu  
Sur le bitume.

Homme et moto,  
Couple infernal,  
Roulaient trop vite,  
Ils ont glissé  
Sur le bitume.

Ce soir, la mort  
A frappé fort.  
L'huile et le sang  
Sont mélangés  
Sur le bitume.

Un ange noir  
Passe en moto,  
Tombeau ouvert.  
Restent les traces  
Sur le bitume...

# CONTRIBUTION N°26 (HORS CONCOURS)

## Contre l'horreur, la littérature

*Bernard Fauconnier*

Un jour nouveau éclaira son esprit. Suivi d'une légère angoisse puis du sentiment d'avoir aperçu un minuscule sentier de liberté.

Depuis toujours il suivait un chemin convenu porté par les usages et les aspirations communes. Tout se passait bien. Ni routine ni instabilité : sa vie était variée et pleine de projets. Mais soudain il comprenait cette vague insatisfaction et ce vide discret ressentis confusément depuis toujours : il n'habitait pas ces projets ; il n'habitait pas sa vie. Il errait. La vacuité de son passé vécu hors de lui-même avait l'odeur de la misère. Cette idée soudain claire lui présentait son horrible face.

Elle le réveillait ; l'appelait vers un chemin de liberté à découvrir. « Va vers toi-même » ordonnait Dieu à Abraham. Et cet appel avait un goût de miel ; faisait entrevoir des délices nouveaux. Cet appel s'adressé à lui comme à chaque homme, il l'entendait enfin.

C'est sans terreur mais un peu inquiet qu'il aborda la question du chemin qui le sortirait de l'horreur du vide. Certains se jettent sur le divan ; pas lui. L'art l'attirait davantage. « L'artiste est un rival de Dieu » disait Malraux. Ainsi le Requiem de Mozart sonnait en son âme comme un cri face à l'univers, un hurlement de révolte, comme la fureur du roi Lear dans la lande. L'art était un lieu de parole d'homme ; d'homme seul, debout, libéré des usages, habitant ses craintes, ses espérances, ses fureurs et ses terreurs ; dressé contre l'horreur de la vacuité ; seul.

Comme beaucoup – peut-être un peu plus – il avait été ému par la puissance créatrice des plus grands artistes : Racine, Chateaubriand, Baudelaire, Proust, Mozart, de Vinci, Villon, Céline... Il fallait

découvrir et suivre leur chemin vers la beauté et avancer davantage dans les profondeurs de lui-même, pour y trouver de nouvelles beautés, et faire reculer l'horreur d'un monde peuplé d'errants.

Il comprit rapidement que tous portaient en eux des mondes inconnus, qu'ils en entrevoyaient d'abord un minuscule fragment qui prenait soudain la fascination d'une porte ouverte sur un univers à parcourir. Ces mondes inconnus, ils les portaient en eux, à leur insu ; et toutes leurs forces, tout leur génie se mobilisaient pour y accéder, les explorer et en révéler les splendeurs à la conscience de tous. Les artistes sont des porte-mondes et les portes des mondes.

Il savait que ses mondes à lui seraient accessibles par les mots. L'un d'eux parfois avait le pouvoir d'en appeler d'autres qui affluaient, d'abord dans le désordre et sans cohérence apparente, comme dans une transe ; puis se mettaient à résonner, à s'ordonner et engendraient ensemble, mystérieusement des merveilles cachées dans des mondes nouveaux. Les mots étaient ses passages à lui, vers ses mondes à lui.

Il se sentait comme Morgane appelant dans les brumes la barge d'Avallon. Viendrait-elle ? Pourquoi toujours venait-elle pour la fée et non pour tous ?

Morgane la fée : femme sachant habiter plusieurs mondes, passer de l'un à l'autre et les parcourir sans errance. Le doute ferme-t-il les passages ? Pourquoi lui faut-il ce temps d'attente de la barge qui ne vient que pour elle ? La barge n'est-elle qu'une émanation d'elle-même, est-ce d'elle-même qu'elle l'extirpe ? Morgane existe-t-elle sans la barge ? Quel travail fournit-elle dans l'attente de la barge ouvrant le passage parmi les brumes ? Quelle transe dans cette attente ? Quelle lutte essentielle contre l'horreur ? C'est elle-même qu'elle appelle et les mondes qu'elle porte. Qui habite qui, des mondes et de Morgane ? Chaque fois qu'elle retourne vers les rivages brumeux et cherche le passage, est-ce l'horreur d'un monde vide et fermé qu'elle défie ?

Derrière la tragédie de l'artiste sans art, il y a l'horreur de la disparition d'Avallon, l'horreur d'un monde fermé, unique et peuplé d'errants.

Pour passer en Avallon, il faut désirer cette île cachée. Si l'on croit que des mondes multiples gémissent en nous avides d'exister enfin, alors probablement, comme Morgane, nous trouverons la barge et les passages.

La littérature n'est pas l'art des mots ; elle n'a rien de commun avec l'exercice de les agencer joliment. Elle est l'art de la parole c'est-à-dire de faire surgir de soi les mondes personnels et inconnus qui, gémissant doucement au fond de nos âmes, nous murmurent un appel à la vie ; à nous redresser, seuls, face à l'univers, face à Dieu, face aux hommes. Elle est un chemin d'altérité. Elle parle à la première personne pour s'adresser à toutes les autres.

Elle est le chemin de révolte contre l'horreur de la solitude dans un monde sans roi hurlant dans la tempête, sans poète murmurant des beautés nouvelles. Gardons nous de faire des phrases qui cachent les passages vers Avallon ; gardons nous de l'adresse, du talent, du mensonge.

Les beautés de la Bourgogne lui permirent de trouver ses premiers passages. La terre, les pierres, les lumières, les arbres et les haies, les vaches immobiles posées sur leurs ombres étirées du matin, les rondes collines furent ses premières barges. Devant ces simples beautés les mots venaient à lui et formaient de l'écrit où il se retrouvait, où l'horreur des vanités s'éloignait, et où la paix harmonieuse d'une vie qui l'habitait se dessinait derrière les brumes.

Il comprit que les brumes d'Avallon, loin de cacher les mystères, les contenaient. Il scruta ses brumes familières, celles de sa jeunesse. Il comprit que les élans qui le poussaient jadis à rechercher les contours incertains, les formes inconnues, les êtres différents, les révélations sans fin des mystères, les beautés qui toujours échappent, ne l'avaient pas quitté. Ils étaient lui-même et sacrés. Son âme peu à peu sortait des brumes et révélait ses contours plus marqués. Il lui devenait plus facile de fournir à cette âme les mots pour se dire.

Ainsi naquit sa parole ; antérieure aux mots dont elle se sert et se nourrit. C'est elle qui lui permet de parcourir sans errance les mondes qu'il portait ; les yeux grands ouverts ; le cœur accueillant toutes les émotions du vivant.

Il devint moins attentif à la tournure des phrases ; leur beauté venait d'ailleurs. Il n'était pas sûr que cette beauté pourrait en toucher d'autres. Au moins quelques uns. D'autres humains aventuriers des mondes, mais surtout d'en éveiller parmi ceux suivant un chemin convenu, porté par les usages et les aspirations communes. Il n'était pas sûr d'accéder à la littérature : et cette pensée était hantée par le spectre de l'horreur.

Dans un petit recueil, il juxtaposa ses mondes : un archipel de pauvres Avallon. Alors il vit ; il vit que ses îlots avaient besoin de brumes pour les séparer. Il vit que chacun perdait de son intensité dans cette promiscuité et sut qu'il continuerait sa quête de mondes inconnus et n'en livrerait les clefs qu'une par une, à quelques uns, à ceux dont il cherchait à explorer les mystères, sans cesse et davantage. Les clefs des mondes nouveaux, offerts à d'autres ou par d'autres, ouvraient une route vers lui-même et faisaient reculer l'horreur. Cette ébauche de littérature ouvrait des portes de fraternité

Notre monde peuplé d'humains n'est que la somme de tous les mondes qu'ils portent. Ces mondes secrets - inaccessibles pour la multitude ignorant les passages - sont le souffle qui transfigure l'horreur d'un monde vide de sens en une œuvre humaine, d'art et de beauté, libérant les hommes de leur horrible errance.





# TABLE DES MATIERES

|                          |           |
|--------------------------|-----------|
| <b>PRÉSENTATION</b>      | <b>7</b>  |
| <b>CONTRIBUTION N°1</b>  | <b>11</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°2</b>  | <b>16</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°3</b>  | <b>17</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°4</b>  | <b>20</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°5</b>  | <b>24</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°6</b>  | <b>29</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°7</b>  | <b>33</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°8</b>  | <b>37</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°9</b>  | <b>43</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°10</b> | <b>46</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°11</b> | <b>49</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°12</b> | <b>52</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°13</b> | <b>56</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°14</b> | <b>61</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°15</b> | <b>64</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°16</b> | <b>69</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°17</b> | <b>73</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°18</b> | <b>77</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°19</b> | <b>81</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°20</b> | <b>86</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°21</b> | <b>90</b> |

|  |            |
|--|------------|
| <b>CONTRIBUTION N°22 (HORS CONCOURS)</b> | <b>94</b>  |
| <b>CONTRIBUTION N°23 (HORS CONCOURS)</b> | <b>97</b>  |
| <b>CONTRIBUTION N°24 (HORS CONCOURS)</b> | <b>103</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°25 (HORS CONCOURS)</b> | <b>105</b> |
| <b>CONTRIBUTION N°26 (HORS CONCOURS)</b> | <b>106</b> |



Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Le sujet proposé est :

« **Horreur !** ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

---

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

